



La retraite des Allemands.

elle canonna deux monitors britanniques par le travers du petit port de pêche de la Panne. Tout un système d'observatoires, remarquablement conçu et organisé, avait été créé pour les tirs à longue distance. Le télémètre de grandes dimensions était installé dans l'un de ces observatoires.

Les quatre canons occupaient un front de 200 mètres. Chacun d'eux, pivotant sur son axe, pour le pointage en direction, reposait dans une cuve en béton de 15 mètres de diamètre et de 4 mètres de profondeur ; deux des cuves étaient un peu plus approfondies pour permettre le pointage en hauteur sous un plus grand angle. Un blindage abritait les servants. Les munitions étaient renfermées dans des casemates — deux de chaque côté du canon — protégées par une carapace de béton de 2 mètres d'épaisseur, recouverte d'un mètre de terre. La batterie, équipée électriquement pour la manœuvre, était desservie par une double voie ferrée de 60 centimètres.

On accédait à l'ouvrage par une avenue aux bas côtés gazonnés plantés d'arbustes. Les piliers de la porte en ciment étaient surmontés d'un obus de 280 mm. Un vaste abri pour le personnel se trouvait à l'entrée, sur la ligne des pièces, et un autre, plus en arrière, pour les officiers, avec, au-dessus, deux mitrailleuses contre avions. L'ensemble était entouré de fils de fer barbelés destinés surtout à tenir les curieux à distance.

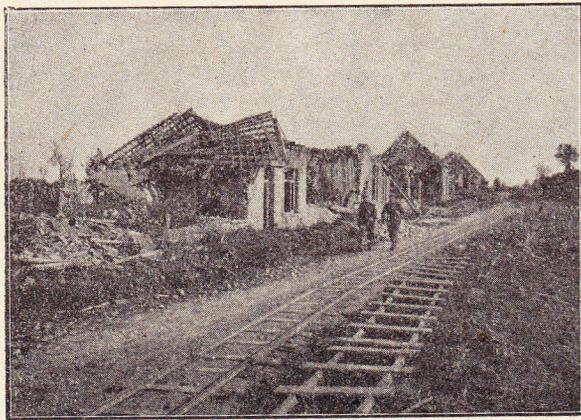
En 1916, un duel épique eut lieu entre les quatre 280 allemands et deux 274 français. Le réglage par avion permit d'endommager deux des pièces de la batterie ; cet heureux résultat fut vérifié par une photographie aérienne.

Avant d'évacuer la région, l'ennemi a fait sauter certaines parties de l'ouvrage ; néanmoins, d'après les photographies prises après sa retraite, on peut se faire une idée de ce qu'était cette puissante forteresse. Les Allemands lui avaient donné le nom de l'instigateur de la guerre sous-marine à outrance. Il y a des noms qui portent malheur : celui de von Tirpitz est du nombre. L'Allemagne perd la guerre pour avoir cédé aux suggestions pernicieuses de l'amiral insensé. La guerre sous-marine impitoyable, entraînant les Etats-Unis dans la mêlée, nous a donné la victoire. »

La dernière batterie de la côte, celle de Wilhelm II, près de Knocke, fut également détruite : ce fut une explosion terrible. D'immenses blocs de béton furent lancés à deux kilomètres de distance. Dans les dunes furent creusés des entonnoirs grands comme des lacs. Dans les environs les murs des villas se fendirent et tous les carreaux furent mis en miettes.

Le 15 octobre, les troupes belges passèrent aussi à l'attaque entre Nieuport et Dixmude. Près de St-Georges, elles passèrent l'Yser, sur d'étroites passerelles. Mais la première marche fut extrêmement difficile, à cause de l'impraticabilité du terrain, car on était dans la zone inondée. Sur la rive même les Allemands n'opposèrent pas de résistance. Près de Slype on se heurta à des mitrailleuses qui furent culbutées en un clin d'œil. Les Allemands reculèrent en hâte. Les nôtres atteignirent Leffinge, Westende, et même la lisière d'Ostende.

Le 17 la ville était délivrée. Un aviateur anglais survola Ostende. La foule l'acclama et lui fit signe que l'ennemi s'était retiré. L'aviateur atterrit et fut porté en triomphe.



Zuyschoote (Photo M. Dubois).

L'amiral Keyes entra dans le port avec un torpilleur. Un peu plus tard nos troupes entrèrent dans la ville, musique en tête. Quelles acclamations! Et l'enthousiasme atteignit le paroxysme lorsque, le même soir, apparurent le Roi, la Reine et l'amiral Ronarch. On jubila, on chanta, on pleura; après quatre pénibles années, le jour était tombé tout d'un coup...

* * *

Voici quelques communiqués officiels de ces jours; des nouvelles qui furent accueillies partout avec tant d'enthousiasme :

De Paris on annonça :

« Les troupes, sous les ordres du roi des Belges, ont continué leurs attaques entre Dixmude et la Lys, elles ont progressé sur une profondeur moyenne de six kilomètres. Les Belges ont franchi l'Yser au nord de Dixmude et occupé Schoorbakke.

Les Anglais ont passé la Lys et poussé leur avance jusque plusieurs kilomètres au-delà de Menin.

Les Belges ont conquis Torhout, les Français Lichtervelde et Ardoois, les Anglais occupèrent Menin et on annonce déjà qu'ils sont entrés dans Courtrai.

Plus de 20 villages ont été libérés. »

Le gouvernement belge communiqua :

« Nos troupes ont continué leur avance sur tout le front. Elles ont franchi l'Yser près de Schoorbakke, progressé dans la direction de Schoore, conquis Keyem et atteint le Praetbosch. Elles encerclent Torhout, où la ligne atteint la gare du chemin de fer de Weynendaele-Hooge sur la voie Torhout-Bruges. Nous progressons en cet endroit, entre Torhout et la Mandel. Les troupes françaises ont atteint Turfhamme et conquis Lichtervelde : elles sont arrivées à la lisière de Coolscamp. Au sud du chemin de fer Lichtervelde-Tielt, nous avons dépassé Ardoois. Les Français ont atteint le parc et le château d'Ardoois d'où la ligne court jusqu'aux premières maisons d'Emelghem. Isegem a été occupé.

Plus à l'est, les Belges ont dépassé la gare d'Ingelmunster et atteint la Lys à Bavichove. Aujourd'hui nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers.

L'ennemi a bombardé Dunkerque et la Panne pendant toute la journée. »

Le 17 octobre Londres signale :

« Les attaques franco-belges qui ont débuté le 14 octobre, ont été couronnées de succès. L'ennemi est forcé de reculer sur tout le front des Flandres, poursuivi de près par les troupes alliées. Les troupes belges ont franchi l'Yser, poursuivi l'ennemi et occupé Ostende dans l'après-midi. Plus à l'est elles sont arrivées sur la ligne Oudenburg-Zedelghem-Ruddervoorde.

La cavalerie, talonnant les arrière-gardes ennemies, est entrée dans les faubourgs de Bruges. Les troupes allemandes, harcelées par notre artillerie, se retirent sur Eecloo. Au centre, les troupes françaises avancent rapidement et dépassent Swevezele et Pithem. Elles ont conquis Wynghene et atteint les faubourgs de Thielt.

Au sud-ouest, les Belges sont arrivés sur le confluent du canal de la Mandel et ils ont progressé le long de la rivière jusqu'à Harelbeke. Un enthousiasme indescriptible règne parmi la population de la région libérée. »

Communiqué du soir :

« Le recul allemand s'accroît sur tout le front depuis la mer du Nord jusqu'à la Lys. Vers le soir notre avance était de vingt kilomètres sur un front de 50 kilomètres. Les Belges sont entrés dans Ostende. Leur cavalerie se trouve devant les portes de Bruges et occupe Ingelmunster. Les Français prirent Pithem, Meulebeke, Wynghene. Les Anglais ont occupé une ligne allant de la Lys jusqu'au nord de Courtrai, plus au sud, ils ont franchi la rivière et ils sont arrivés devant Tourcoing. »

Le même soir on signala de Londres que Douai était tombée. Et avec la nouvelle de la délivrance d'Ostende parvint aussi celle de la libération de Lille.

Un correspondant écrivit à ce sujet :

« Ce matin je suis entré avec six collègues et deux officiers anglais (le premier khaki) dans Lille. Nous avons été acclamés par une foule à moitié folle de joie. Des femmes chargées de fleurs nous embrassèrent, tout en pleurs. Des milliers de drapeaux français, anglais, belges et italiens, sortis Dieu sait d'où, pavaisèrent la ville où près de 100,000 civils sont restés.

La nuit dernière les Allemands ont fait sauter les ponts du chemin de fer et les machines électriques des eaux de la ville. A 5 heures ils s'enfuirent. Les habitants avaient reçu ordre de ne pas quitter leurs habitations avant huit heures, mais ils comprirent bien vite ce de quoi il s'agissait. »

Vers dix heures, quatre cents boches sortirent de leur cachette et se livrèrent à la population.

Les hommes âgés de 15 et 60 ans avaient été rassemblés pour être déportés à Tournai, mais beaucoup s'étaient moqués de cet ordre. Les Allemands enlevèrent les derniers chevaux, même ceux qui servaient à l'Institut Pasteur, pour composer les sérums anti-diptériques et anti-grippe.

Pendant quatre années Lille a dû verser 250 millions de francs comme taxe de guerre.

La joie des habitants ne connut plus de bornes. A quatre heures la musique du corps des pompiers fit une sortie exécutant la « Marseillaise » et la « Brabançonne » et le « God save the King ».

Du haut du balcon de la mairie nous dûmes haranguer la foule.

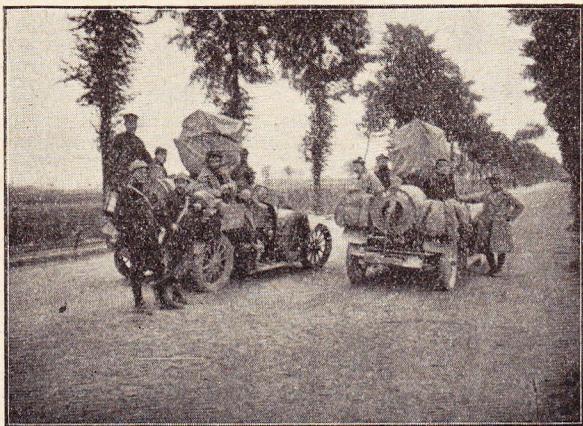
Pendant l'occupation allemande les prix étaient montés à des chiffres fantastiques : pour une livre de viande on payait 24 francs, pour un œuf 2.50 fr., pour une livre de café 90 francs et pour une livre de sucre de 26 à 50 francs.

Clémenceau annonça aux chambres la conquête de Lille.

La nouvelle produisit une impression profonde.

Un journal écrivit :

« Aucun succès de ces derniers temps n'a produit une impression pareille à celle causée par la délivrance de Lille. De nombreux Parisiens se rendirent de grand matin déjà, à la place de la Concorde, afin de saluer la statue. La nouvelle s'est répandue hier soir déjà, sans que les journaux l'aient publiée, ce qui suscita un enthousiasme indescriptible. De tous côtés on vit flotter des drapeaux. Un groupe de réfugiés, chantant la « Marseillaise », s'est rendu à la place de la Concorde pour pavoiser la statue aux couleurs alliées. Sur les boulevards et devant les agences des établis-



Autos projecteurs français quittant le front belge.
(Photo Dubois).

sements financiers et industriels du Nord il y eut des rassemblements considérables de manifestants.

Dans les théâtres les directions firent connaître la reprise de Lille aux spectateurs qui reçurent la nouvelle aux accents de la « Marseillaise ».

De nombreux civils du territoire occupé eurent à subir les effets de la vengeance allemande.

Voici une seule communication venue de la frontière néerlandaise :

« A Exaerde, un village au nord de Lokeren, sont arrivés 2.500 civils déportés de la côte flamande. On se figure aisément le désarroi que cette nouvelle population a causé dans ce petit village où le nombre d'habitations est déjà insuffisant et où les rations de vivres ne sont que bien maigres déjà, il est facile, dès lors, de se faire une idée des souffrances que doivent endurer les victimes des Allemands par ces froides et pluvieuses journées et nuits. Un communiqué allemand n'a pas honte cependant d'avancer que la population se réjouit de pouvoir suivre les Allemands en retraite, parce qu'elle était si heureuse pendant l'occupation. Il n'y a vraiment pas un seul moyen d'être plus cynique ! Les civils aiment tellement de partir avec les boches, que ceux-ci sont forcés de barrer les ponts à l'aide de fils de fer barbelés afin de retenir les fuyards, et qu'ils doivent même cacher des sentinelles en-dessous des ponts afin de surprendre les transfuges.

Un communiqué allemand veut faire accroire que les habitants de Lille viennent seulement de quitter leur ville. La plupart de ces habitants ont déjà été déportés en Belgique, depuis des semaines. Des bandes entières de malheureux errent maintenant en proie à la misère et sans abri. Les comités belges font leur possible afin de porter secours à ces malheureux ; ils font preuve de plus d'esprit d'organisation que l'occupant qui se décharge tout simplement du souci d'entretien de ses victimes.

En Allemagne même le découragement était profond. Un voyageur écrivit au « Telegraaf » :

« Un malaise incroyable règne dans tout le pays par suite de la misère et de la lassitude générales. On veut la paix à tout prix. Même au prix de l'abdication de la dynastie des Hohenzollern. La population du pays est tombée dans un état d'effondrement indescriptible. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir un départ de conscrits à Cologne : le nombre de guides accompagnant la troupe a plus que triplé. Les difficultés de ravitaillement ne sont pas les seules causes de cette dépression morale. Mais l'inquiétude générale — les enfants ne jouent même plus à la rue — est la conséquence de la crainte qu'inspire l'arrivée possible des alliés en

Allemagne. Cette menace continuelle pèse sur les habitants. Les bandits agissent à leur aise tant dans les grands châteaux que dans les métairies. Il y a deux jours, vers dix heures et demie du soir, Cologne reçut la visite de plusieurs avions alliés ; je me trouvai dans les environs de la Julius-platz. Cette place fut si violemment bombardée que l'on crut un instant que des canons à longue portée avaient pris Cologne sous leur feu. Plusieurs maisons environnantes furent démolies et des incendies se déclarèrent en plusieurs endroits. Trente-six personnes furent tuées et cent cinquante autres grièvement blessées.

On ne se figure pas l'effet que produit en Allemagne un bombardement de ce genre. Sur les rives du Rhin on a construit des caves-abris contre les bombes : toute la population est obligée de s'y réfugier dès que le signal d'alarme est donné ! Lors du dernier bombardement, le signal avait été donné trop tard, ce qui explique le grand nombre de victimes »

Le bruit courut même que l'Allemagne avait signé l'armistice.

On annonça de Londres :

« Hier soir courut le bruit que l'Allemagne avait capitulé, ce qui produisit une effervescence considérable dans la ville. Les feuilles du soir furent littéralement arrachées aux vendeurs. Il n'y eut point de manifestation extraordinaire, mais vers le tard, le public se dirigea en groupes vers le Mansion House et dans d'autres centres, dans l'espoir qu'un communiqué définitif serait lancé. Dans les bureaux de rédaction des journaux le téléphone marcha sans arrêt, les sonneries ne s'arrêtèrent point, les demandes de nouvelles affluèrent. La remise à une date ultérieure des séances du Reichstag, concordant avec l'offensive menaçante des alliés en Flandre, fortifia l'opinion du public, d'après laquelle l'Allemagne serait disposée à accepter les conditions de Wilson.

Dans les couloirs régnait une atmosphère d'attente, on raconta même que le gouvernement avait déjà reçu la réponse de l'Allemagne à Wilson.

A Downing street il régnait aussi une agitation fiévreuse. Au département des affaires étrangères, les ambassadeurs étaient en conversation avec les ministres.

Lorsque, tard dans la nuit, on avait fait connaître le démenti à ces nouvelles, le calme se rétablit.

Les journaux déclarent que, alors que dans les milieux bien informés on croit que l'Allemagne fera encore des concessions, il est peu probable que les empires centraux capituleront déjà complètement, avant de faire des efforts en vue d'obtenir encore quelques concessions.

On n'en était pas encore arrivé jusqu'à ce point, mais bientôt on allait y arriver.

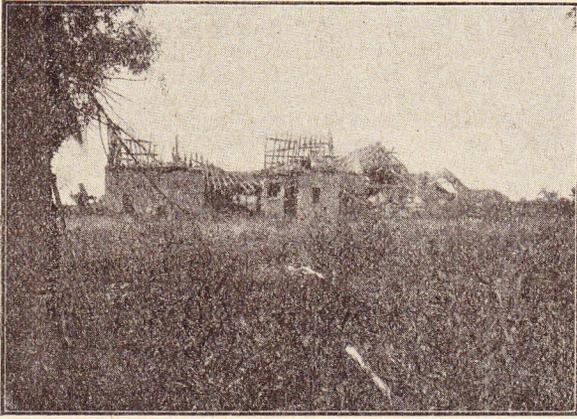
La délivrance de Bruges

Nous avons vu que la libération de Lille fit une impression immense par toute la France et qu'elle fut cause, à Paris, d'une manifestation enthousiaste.

En notre pays la délivrance de Bruges devait produire une impression pareille. Bruges, la ville si ancienne, dont l'histoire était en relation si intime avec celle de tout le pays, maintenant le siège du gouvernement exécutif de la marine allemande, d'un von Schröder qui avait bien espéré rester sur notre côte.

La délivrance de Bruges était bien proche maintenant. On en aperçut les présages à la côte néerlandaise. Un correspondant du « Telegraaf » signala à son journal,

« Les armées allemandes, dont les immenses flots gris inondèrent la Belgique, en 1914, sont en retraite et les routes résonnent sous le roulement des



Les Paratonnerres vu de C. 16. (Photo M. Dubois)

colonnes interminables d'auto-camions et sous les pas des troupes en marche.

Cette nuit je me trouvais à la frontière près d'Eede et dans cette nuit mystérieuse, éclairée par la lune, parvint jusqu'à mon oreille, le bruit puissant de l'armée en retraite. Pendant que les explosions lointaines se faisaient entendre, la colonne de ces hordes invisibles passa par les routes. Des ordres résonnèrent en même temps que des cris bruyants des conducteurs conduisant leurs montures au galop. Je ne pus rien voir parce qu'un rideau d'arbres masquait la vue, mais les bruits de l'armée en retraite remplissaient l'air et perdura pendant toute la nuit. La vie s'éteignit de plus en plus de l'autre côté de la barrière frontière. Les lumières disparurent dans les postes de garde et des ombres lourdement chargées s'enfoncèrent dans l'obscurité en s'éloignant.

Il y eut du mouvement dans le poste frontière d'Eede. Un déserteur, long et maigre, au teint blême, se présenta au poste. Cet homme était âgé de 46 ans, et dans sa fuite, il avait emporté un sac de fromages au-dessus du barrage. L'officier de garde s'avança jusqu'à la barrière élevée de la frontière, afin d'interroger le déserteur. Celui-ci prétendait qu'il était impossible que les Anglais soient déjà arrivés à Eedloo : « Nein, Gott sei Dank, es ist noch nicht so weit gekommen dasz wir hinsleichen müssen » Et le bruit voisin du roulement des canons et des chariots persistait toujours. Il ne dura pas longtemps avant que le déserteur prononça le grand mot : « Nous reculons aussi et tous les postes doivent rentrer ». Où allaient-ils donc? Ils se repliaient sur une nouvelle position. Des ouvrages en bois de tous genres ont été lancés par dessus le barrage de fils de fer, afin qu'il n'en puisse plus être fait usage par les pauvres diables qui sont irrésistiblement poussés contre le fil mortel; mais, même le cuisinier avec ses fromages était parvenu à le franchir et certaines sentinelles semblent s'être servi de leur guérite en guise de ponton, afin de franchir la distance qui sépare l'enfer de feu du pays neutre bien tranquille.

Nous regardâmes anxieusement le ciel afin de nous rendre compte si le ronflement des moteurs n'annonçait pas la présence d'avions qui, par cette nuit au clair de lune, viendraient impitoyablement balayer les chemins à l'aide de leurs mitrailleuses, mais le ciel resta serein et seuls les nuages muets passèrent au-dessus de ces événements mondiaux dont nous ne pûmes apercevoir les acteurs mais dont nous entendîmes distinctement le bruit sourd et monotone.

De petits groupes de civils se trouvaient rassemblés à la frontière hollandaise, s'attendant à chaque instant de voir s'illuminer le ciel ou de voir surgir un obstacle quelconque à la retraite des Al-

lemands. L'officier de garde prussien avait conseillé de renforcer les postes hollandais à la frontière et on s'attendait à voir approcher les forces alliées. Il ne se passa rien d'extraordinaire : le roulement seul persista, pareil à celui que nous avions entendu aux premiers jours d'août 1914, lors de l'entrée des troupes teutoniques. Nous sommes remplis de joie parce que la petite armée belge et ces troupes « mercenaires négigeables » des Anglais allaient bientôt accomplir l'œuvre impossible, c'est-à-dire porter le coup de grâce aux batisseurs du nid de pirates de Zeebruges qui ont terrorisé le monde entier; de plus à cause de l'avance rapide des alliés, l'antique ville de Bruges dont la destruction ne pourrait être vengée par la ruine de vingt cathédrales allemandes, allait être épargnée.

La population a vécu des journées angoissantes : on avait craint une bataille près de la frontière zélandaise; cet après-midi, lors d'un combat aérien, une pluie d'éclats d'obus s'est abattue sur Eede, obligeant les personnes à se réfugier dans leurs maisons; mais en ce moment tout péril est conjuré. Tantôt les lanciers belges apparaissent sur les routes qui tremblent maintenant encore sous le charroi des troupes en retraite ».

L'armée allemande recula. Le 18 octobre, les Brugesois ne purent plus descendre à la rue. Quelques-uns cependant s'y hasardèrent. Un groupe d'entre eux vit une compagnie de mitrailleurs à la gare. Devant les soldats marchait un joueur d'harmonica. Il jouait quelques beaux airs. Les voilà qui décampent! s'écrièrent les spectateurs. Ils sont venus, musique en tête, ils s'en retournent avec un harmonica! Mais le plus prudent était de prendre quelques heures de patience et de garder son sang-froid. Il devait encore arriver des choses horribles! Un ennemi en retraite est parfois terrible dans sa vengeance : les habitants d'entre Lys et Escaut devaient l'expérimenter dans quelques jours.

D'autres habitants se couchèrent sur leur balcon afin de pouvoir assister ainsi à la retraite des Huns.

Car c'était la retraite, sans aucun doute. L'ennemi quittait Bruges. On attendait une nuit splendide, celle de la résurrection.

Les drapeaux, cachés pendant quatre années furent pris dans le salon et dépliés par des mains tremblantes. Tantôt on pourrait les arborer aux façades pour souhaiter la bienvenue à nos propres soldats.

On savait que ceux-ci se trouvaient devant les murs de la ville dans laquelle ils entreraient bientôt...

On croyait rêver et c'était cependant vrai...

Du côté de la côte on entendait des détonations sourdes. Les Allemands firent sauter leurs batteries. Ils incendièrent aussi des grands dépôts. Les flammes montèrent très haut. Pour la population ces incendies semblèrent être des feux de joie.

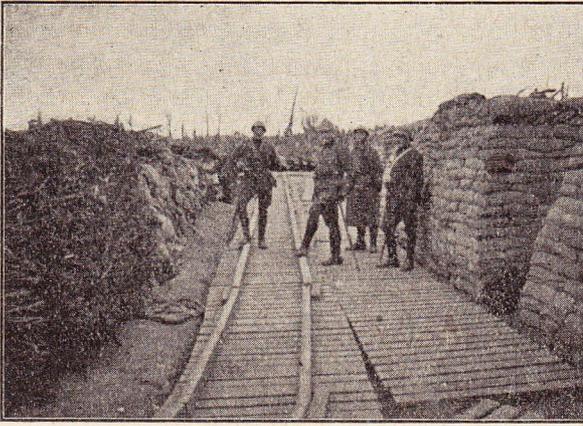
Zeebruges surtout fut sérieusement endommagé. Avec quelle douleur l'occupant devait-il s'éloigner de ce point stratégique important.

Ils avaient si souvent prétendu : « Ce que nous tenons nous le tenons bien ». Et en ce disant ils parlaient surtout de Zeebruges qui devait être pour eux un point d'appui contre l'Angleterre.

Disons encore quelques mots de ce port qui était maintenant renommé par le monde entier.

En 1886, le baron De Maere, échevin de Gand, projeta un plan de relèvement direct de cette ville à la mer, à l'aide d'un canal vers Heyst. A Gand on ne voulut point entendre parler de ce projet. En 1877, le baron de Maere proposa de relier Bruges à la mer et, en cette ville, il se forma immédiatement une société aux fins d'exécuter ce plan. Les Brugesois rêvaient encore faire revivre la prospérité de leur belle ville malgré la difficulté qu'il y a à faire revivre le commerce dans une ville d'où il s'était enfui.

Mais Bruges allait recevoir son port.



Au dépôt de B. 20 (Photo M. Dubois).

Le 23 août 1895, la Chambre vota le projet de loi. Dans l'après-midi la nouvelle se répandit dans la ville et immédiatement on pavosa les vieilles rues et l'on festoya.

En 1896, on mit la main à l'ouvrage. Entre Blankenberghe et Heyst se trouvait un endroit isolé, marécageux et inhabité. C'est là que l'on construisit le port de Zeebruges. En 1907, il était achevé et le canal de Bruges était creusé.

Le 23 juillet le roi Léopold II inaugura le port que l'évêque, Mgr Waffelaert bénit le même jour.

Le roi était accompagné du prince Albert et de son épouse Elisabeth, actuellement nos souverains, et la haute assemblée se rendit en yacht royal à Bruges où se tenait en ce moment l'exposition de la Toisin d'Or.

Les travaux gigantesques avec les expropriations avaient coûté vingt-cinq millions de francs. Le port de mer a une superficie de cent hectares. Un mur long de 2487 mètres et large de 74 devait empêcher l'ensablement du port. Ce pier fut construit à l'aide de blocs de béton de 25 mètres de long sur 7 m. 50 de large et 8 m. de hauteur. Sur une partie du mur est posée une triple voie ferrée et se trouve la gare du chemin de fer. Une écluse remarquable donne accès à un canal de dix kilomètres de longueur. A un quart d'heure du port se créa un petit village avec une église rustique, mais tout le voisinage est situé sur le territoire de Bruges.

L'espoir des Brugeois ne se réalisa cependant point. Peu de bateaux entrèrent dans le nouveau port et la vieille cité flamande resta morte. Ce ne fut qu'en 1914, lorsqu'éclata la guerre que Zeebruges devint un port important... pour l'ennemi, qui en fit sa fameuse base pour sous-marins. Point n'est besoin de s'étendre encore sur les faits déjà racontés, qui se passèrent pendant la campagne. On sait que le capitaine Fryatt y débarqua du « Brussels » comme prisonnier des boches qui, après l'avoir retenu quelque temps en Allemagne, le ramenèrent à Bruges pour l'y fusiller.

Plus d'une fois le bateau-poste de Flessingue fut amené dans le port : les Allemands firent débarquer alors de nombreux civils belges, français et russes en même temps qu'ils confisquèrent le courrier. Combien de deuils furent causés par toute l'Europe, par les sous-marins qui sortirent de ce port si soigneusement bloqué!

C'est pour ce motif que Zeebruges fut continuellement bombardée par la flotte et par les avions britanniques, qui causèrent beaucoup de dégâts.

Nous ne faisons que rappeler le blocus que nous avons décrit plus haut.

Les Allemands achevèrent l'œuvre de destruction et les Brugeois ne devaient retrouver leur port qu'à l'état de ruines. Le mur cependant, l'ouvrage principal, fut conservé.

Les Allemands détruisirent aussi les écluses d'Heyst, qui servent uniquement à l'écoulement des eaux, l'œuvre des Allemands ne fut donc vraiment qu'un acte de vandalisme. Heyst possédait de nombreuses habitations de pêcheurs qui amarraient auparavant leurs bateaux sur l'estran, mais qui eurent plus tard un port à Zeebruges. La plupart des pêcheurs s'étaient enfuis en Hollande au début de la guerre. Ils avaient pris à bord leurs femmes et enfants, leurs beaux-frères et belles sœurs, leurs grand-père et grand-mère, quelques meubles et des literies et s'en furent dans le petit port de Kadzand près du Zwin, et plus tard à Zierikzee où l'on construisit de nombreuses maisonnettes pour eux. Certains d'entre eux naviguèrent alors sous pavillon hollandais, mais ils furent obligés de cesser cette occupation après que certaines chaloupes d'Heyst, surprises par les Allemands, furent coulées ou amenées à Zeebruges et les équipages déportés en Allemagne.

On peut encore le demander aux pêcheurs Cauwyzer et Gezelle. Le premier s'enfuit d'Allemagne et revint en Hollande, le second s'échappa d'Heyst, avec un bateau, et revint à Flessingue.

A Knoeke se trouvait la formidable batterie Wilhelm II, qui tira encore dans la direction d'Ostende jusqu'au dernier moment. Elle fut également détruite.

On s'étonne encore du fait que le village entier ne fut pas démoli par l'explosion.

De gros blocs de béton furent lancés à deux kilomètres de distance. A l'endroit où s'était trouvé un dépôt de munitions se produisit un trou grand comme un lac.

Au matin du 19 octobre les Allemands étaient partis et la population fêta sa délivrance.

Les Belges se retrouvèrent devant Bruges. La Se D. I. avait suivi la route Vladsloo-Koekelaere, Aartryke-Ledegem. Sur cette route se trouvait Leugenvoorn avec la batterie « Pommeren », qui avait tiré sur Dunkerque. Les soldats l'appelèrent la pièce « le long Max ». Nous rappelons l'histoire du canon monstre. Ce fut une consternation générale lorsque le bruit fit le tour du monde : « Dunkerque a été bombardée à l'aide d'un canon à très longue portée ». On se frotta les yeux croyant avoir mal lu. Les Allemands nous contenaient donc encore une belle? Et cependant ce fut vrai : l'organisation de l'Allemagne ainsi que ses découvertes et son génie avaient fait leurs preuves une fois de plus.

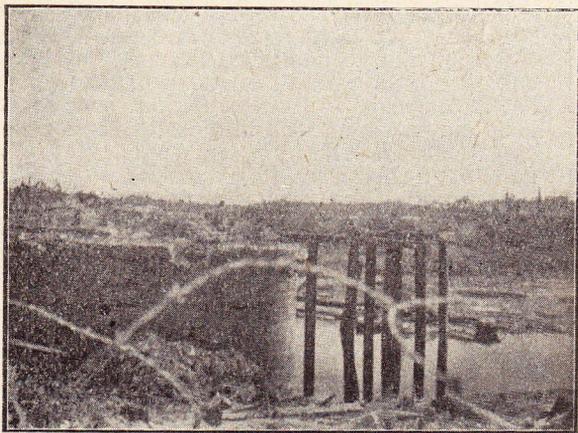
Mais nous connaissons un prodige autrement extraordinaire : celui de notre petite armée exténuée qui arrêta une première fois le flot allemand, se ruant sur Calais, derrière une petite rivière et qui couvrit donc l'Angleterre, donc le monde entier contre l'impérialisme allemand.

Celui aussi de cette petite armée qui, après quatre années de grandes souffrances, bondit de ses tranchées de l'Yser et nous apporta la liberté et qui conquiert aussi « le long Max ».

Pendant la dernière offensive, le canon monstre exécuta encore son œuvre de mort. Puis on essaya de le faire sauter ; on n'y parvint point, ce qui fait que la pièce tomba quasi intacte entre les mains de nos soldats. Ceux-ci connaissaient bien « le long Max », quoiqu'ils ne l'eussent jamais vu. Mais ils pouvaient entendre ses coups et au même moment ils pressaient aux avant-postes sur un bouton actionnant un signal d'alarme à Dunkerque avant que l'obus de 38 centimètres n'eût atteint la ville.

Il se trouvait maintenant près de Koekelare, comme un lambeau de la puissance brisée des Allemands.

Dans le village, on vendit bientôt la « lettre de faire part du décès de Max » ; « à la mémoire maudite » pouvait-on lire comme entête. Des obus hauts comme un homme debout se trouvaient encore dispersés dans les environs et les paysans et paysannes demandaient aux soldats belges de pouvoir une fois



Het Sas vu de la culée Belge. (Photo M. Dubois).

visiter « le fort du canon monstre ». Il était entouré d'un vrai marais criblé de trous de bombes creusés par les nombreux bombardements aériens des alliés.

Nous savons qu'Ostende était tombée... Cette fois-ci arrive le tour de Bruges. Un communiqué fit connaître la nouvelle suivante à tant de gens qui attendaient la délivrance de la ville : « Le 17 octobre, la cavalerie attachée à la 5e D. I., s'est avancée par le pont de Schoorbakke, à Saint-Pierre-Capelle, Slype et Leffinge ; à la tombée de la nuit elle a atteint les environs de Snaeskerke. Les cyclistes ont marché par Saint-Pierre Capelle, Zevekote, Gistel et Westkerke ; ils ont atteint Oudenburg, où ils passeront la nuit.

Le 18 octobre, vers 11 heures, l'avant-garde arriva en vue de Bruges. Au moment où l'extrême avant-garde s'engagea entre la porte Saint-André et la Smedepoort, elle fut accueillie par des rafales de mitrailleuses. Les lieutenants Haquenne et Cartuyvels de Collaert agirent de concert pour refouler l'ennemi, qu'ils forcèrent à se retirer jusqu'à l'usine « La Brugeoise ».

L'ennemi fut poursuivi par les cavaliers de ces deux pelotons. Ceux-ci franchirent le talus du chemin de fer Bruges-Gand et, appuyés par la section de mitrailleuses des cyclistes, ils s'emparèrent de l'îlot de « La Brugeoise ». De cette façon, la 5e D. I. put atteindre les objectifs qui lui avaient été désignés. »

Puis arriva le 19 octobre, une radieuse journée d'automne. Les derniers Allemands disparurent. La population construisit rapidement des pontons aux endroits où les ponts avaient sauté et près des ruines de la voie ferrée. Elle appela les soldats et vola à leur rencontre en jubilant. Les premiers Belges firent leur entrée et furent portés en triomphe. Le gouverneur de la province et le bourgmestre sortirent de la ville à la rencontre de l'armée et eurent un long entretien avec quelques officiers.

La joie fut telle que l'on vit courir dans les rues des habitants qui n'avaient pas pris le temps de s'habiller. La population sembla folle de joie.

Les troupes firent leur entrée dans Bruges. Quelle ovation ! On dansa autour des soldats, on voulut les amener et les régaler, on en enleva quelques-uns que l'on porta en triomphe. Le conseil communal se réunit immédiatement en séance. Le vieux Visart de Bocarmé, qui avait été destitué par les Allemands, reprit possession de sa charge, aux acclamations de tous les assistants.

Beaucoup de personnes exposèrent les objets en cuivre soustraits aux investigations des boches. Ces objets brillèrent à côté des matelas en laine que l'on avait pu sauver de la rapacité de l'occupant.

Des journaux imprimés pendant la nuit, parurent et furent évidemment achetés. Le carillon se

mit à chanter et le bourdon « vieux Melchior » annonça la victoire dans la tour des Halles. On trouva encore des Allemands cachés.

Quelques-uns furent malmenés par la populace, surtout l'un d'eux qui avait fait souffrir beaucoup de gens. Un commandant belge le fit prendre et amener.

On placarda des affiches prêchant la dignité. On conseilla de remettre à l'autorité militaire tous les Allemands que l'on pourrait découvrir, sans les maltraiter. On donna, aussi des avertissements contre le danger des munitions abandonnées partout, des mines cachées à certains endroits, et ce surtout aux environs de la gare et de la voie ferrée. Ces explosifs devaient bientôt coûter la vie à beaucoup de civils, surtout parce que d'aucuns étaient avides de les dépouiller du cuivre qui se vendait fort cher.

Les Belges avancèrent aussi le long de la côte : ils apparurent à Blankenberghe, Zeebruges, Heyst et Knocke, apportant partout la même joie enthousiaste.

Zeebruges était mal arrangée et ressemblait à un enfer de destruction avec ses batteries démolies au milieu de blocs de béton, des barrages de fils de fer enroulés, des plaques de blindage courbés, de rails tordus, de poutres calcinées, de briquillons et de plâtres, de douilles d'obus, de wagons renversés et de tuyaux écrasés. Le pont avait été lancé sur le quai, l'église était entre ouverte et privée de son clocher ; elle voisinait avec les maisons éventrées aux murs fendus et à la toiture effondrée.

Et quelle désolation aussi dans les villas à Blankenberghe, Heyst et Knocke ! Beaucoup se trouvaient là, pillées et sans portes ni fenêtres ni plafonds. Dans plus d'une on pouvait voir de la cave jusqu'à travers le toit découvert. La façade d'autres villas étaient remplacée par un mur de sacs de sable, formant un abri contre le tir exécuté de la mer. La digue était obstruée par du fil de fer barbelé, des débris de verre et des pierrailles. Dans les abris des dunes, on trouva pêle-mêle, des meubles, des fauteuils, des chaises, des tables, des pianos et du matériel de cuisine.

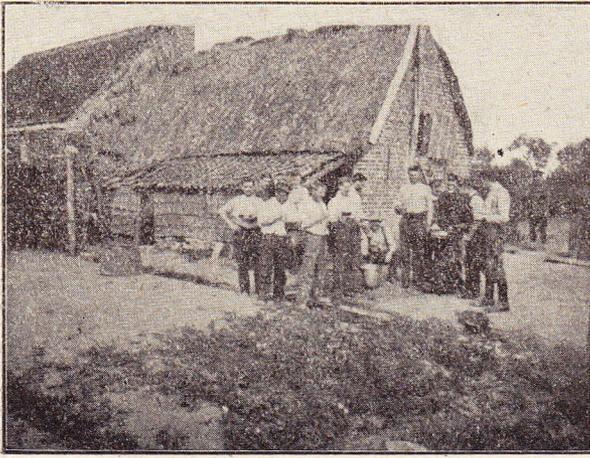
Ce samedi des patrouilles parcoururent la Franchise de Bruges. A certains endroits elles trouvèrent encore des Allemands cachés. Mais la plupart des abandonnés de l'armée en déroute, ceux qui avaient accomplis l'œuvre de destruction se rassemblèrent sur la route de Westkapelle, à la frontière, et arrivèrent vers midi près du barrage-frontière de Saint-Anne-ter-Muiden.

Il y avait toujours eu un poste de garde sévère. Pendant les quatre années d'occupation on avait souvent ouvert la barrière pour le commerce, dont le docteur Dumon de Bruges était l'âme. Le tram venait alors prendre les marchandises.

Les derniers Allemands s'étendirent dans l'herbe... Le soleil brûlait leurs membres fatigués. La faim leur causait de cruelles souffrances. Que feraient-ils ? Ils étaient là une centaine, isolés du gros de l'armée, sacrifiés pour couvrir la retraite et pour exécuter les derniers ordres donnés en toute hâte.

Ils n'avaient qu'un pas à faire pour se trouver sur le territoire de la Hollande, mais là les attendaient les forces militaires néerlandaises. Des civils se rassemblèrent avec ces soldats hollandais, des Belges et des Hollandais, ainsi que des réfugiés, dont beaucoup étaient venus de bien loin au-delà de l'Escaut pour apprendre la bonne nouvelle. De la Flandre il arriva aussi beaucoup de civils, des gens de Knocke, de Westkapelle, d'Oostkerke et même de Bruges ; d'aucuns étaient venus pour rechercher des membres de leur famille.

A Sluis, des parents vinrent reprendre leurs enfants qu'ils avaient envoyés à l'étranger depuis quatre ans déjà, il y en eut même qui étaient arri-



Les habitants de « Cottage Delhaye » (Photo M. Dubois)

vés déjà pour se rendre compte des possibilités de faire du commerce, parce qu'en Belgique il manquait encore bien des choses.

Hier, ils n'avaient pas encore osé venir jusque-là, mais aujourd'hui ils se moquaient des Allemands impuissants. Ceux-ci dirent quelques mots entre eux. Soudain ils prirent une résolution, ils se levèrent et franchirent la frontière. Ils se laissèrent facilement interner et beaucoup d'entre eux vendirent vivement leur casque de tranchées, leur revolver, leur poignard, leur masque anti-gaz à des amateurs de souvenirs de guerre. Puis ils se rendirent, en rangs, à la petite ville que leur arrivée mit en émoi.

A Sluis était arrivée une armée de journalistes dont quelques-uns passèrent vivement la frontière, afin de récolter quelque nouvelle à signaler à leur journal. Certains furent arrêtés et gardés pendant quelques jours, il en était d'ailleurs de même avec les civils belges qui circulaient trop à leur aise. C'était toujours la guerre...

Un de ces correspondants, M. Jean Feith, fut également arrêté, mais il fut traité avec beaucoup d'égards; il put suivre les troupes, aux côtés du major médecin du 3^{me} bataillon du 2^{me} chasseurs à pied; il décrivit, d'une façon merveilleuse, l'entrée des soldats dans les villages.

Jean Feith écouta le récit que fit le major, de l'offensive : « Il me parla de la patience inébranlable des soldats belges sur l'Yser inviolable »; il dépeint leur résistance acharnée dans les contrées inondées du coin d'extrême-ouest de la Belgique; il parle aussi de l'enthousiasme enivrant avec lequel les soldats belges, après quatre longues années, s'élançèrent du fond de leurs tranchées, et entreprirent l'attaque et la marche triomphales à travers leur pays.

« Il n'était plus possible à nos officiers de les retenir! »

Ils semblaient avoir oublié toutes les règles de la prudence de guerre que leur avaient inculquées quatre années de front!... Enfin, ils pouvaient marcher en avant et délivrer leur pays. A ce spectacle on aurait bien perdu la tête... Il aurait fallu les voir! C'était merveilleux et horrible en même temps! Ils enlevaient leurs casques protecteurs et les portaient au bout de leurs baïonnettes. Ils jubilaient, ils hurlaient, lorsqu'on les avait, enfin, lâchés sur leurs adversaires... Mais ils ont payé cet assaut insensé de milliers de jeunes vies... Qui redira tout leur courage? Et pourquoi ont-ils accompli tant de sacrifices inutiles? Voilà toutes des questions auxquelles je ne puis répondre qu'en disant que tout patriotisme véritable se prouve par excellence par l'effusion du sang des fils de la patrie!... Mais que de vides dans nos rangs, que de

sacrifices surhumains!... Et combien d'années faudra-t-il au pays éprouvé, pour réparer ses forces perdues?...

Ainsi parla le docteur de bataillon quelque peu philosophe. Entretemps nous sommes arrivés près du pont détruit du canal Léopold, et nous devons attendre sur la rive jusqu'à ce que les pontonniers aient transbordé les bicyclettes lourdement chargées, ainsi que la mienne; entretemps les files interminables de soldats khakis dégringolent le long des ruines du pont et atteignent la rive opposée par-dessus une péniche adroitement glissée dans l'ouverture du pont.

Une entrée triomphale est bien autre chose que ce que l'on se la représente chez soi d'après la description des romans!

Je marche à côté du major commandant et je m'efforce de me rendre compte comment ce peuple, réduit en esclavage pendant de longues années et maintenant délivré tout à coup, se comportera en pareille circonstance.

On fait rapidement sortir les drapeaux.

Le commandant et moi-même nous ne parvenons pas à comprendre d'où peuvent bien être sortis tous ces drapeaux! A chaque fenêtre flotte le rouge jaune et noir, de même que sur chaque clocher de village; et toutes les mains tiennent un petit drapeau tricolore. Tout le monde porte sur ses habits des nœuds aux trois couleurs; les femmes en portent à leur corsage et semblent faire de vrais efforts pour montrer aux soldats les couleurs nationales dont elles se sont ornées. Tout le monde sourit, mais ce sourire possède un caractère étrange. Des enfants essaient d'acclamer les soldats, mais leurs voix joyeuses sonnent étrangement parmi le bruit des pas lourds et réguliers des soldats sur les pavés des rues.

De véritables grappes humaines pendent aux fenêtres des maisons. Certains habitants font des signes de leur main et ils crient des mots incohérents. On ne comprend point ce qu'ils crient de là-haut; ils font de grands gestes de la main, sans savoir, au vrai, quels sont les gestes qu'ils font.

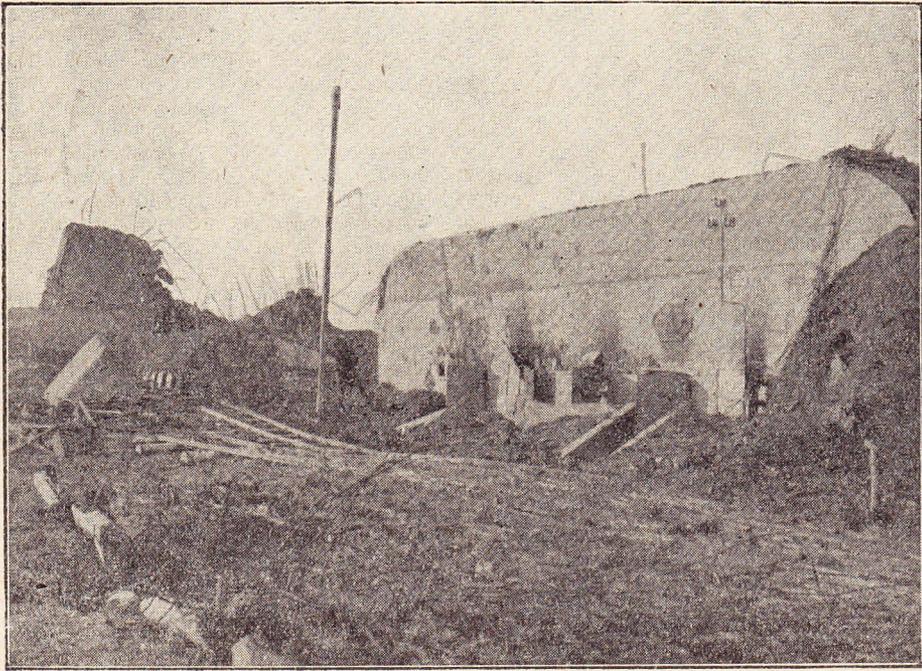
La plupart des femmes se sont mises à l'écart pour pleurer; et c'est peut-être ce que depuis quelque temps elles ont fait le plus souvent. Et de fait, il n'y a guère de différence notable entre leur façon de pleurer du moment et de celle d'hier, lorsque les troupes en retraite enlevèrent les pères, les maris et les fils; qu'ils égorgèrent tout le bétail, les vaches, les moutons et la volaille, pour les emporter par charrettes entières; qu'ils brisèrent impietoyablement toute la vaisselle et tout ce qu'ils croyaient pouvoir être de quelque utilité; qu'ils détruiraient avec des explosifs tous les ponts et les moyens de communication artificiels; qu'ils abandonnèrent même partout des mines à retard, afin de retarder autant que possible la marche victorieuse de l'armée belge à leur poursuite, ne se souciant guère des dégâts qu'ils causaient à la propriété privée.

On avait déjà tant pleuré dans la Belgique martyre, pendant ces quatre dernières années. Il est presque devenu une habitude chez les femmes et les enfants de porter la main avec le tablier aux yeux, pour y effacer l'effet d'un nouveau chagrin.

Mais maintenant on pleure, enfin! des larmes de joie!

La plupart des femmes pleurent encore cette fois-ci, le tablier porté aux yeux; et pas un cri de triomphe, pas un hurra frénétique, aucune ivresse de bonheur ne se manifeste. Sera-ce maintenant la dernière fois que l'on versera des larmes! C'est ainsi que nous passâmes à Ramskapelle, à Duzeele, à Oostkerke, à Moerbeke et à Lapschure.

Le commandant crie chaque fois «Continuez, continuez». Mais les soldats sortent par deux ou trois du rang, décrochent d'un geste las leur pesant ha-



L'abri central de la batterie Tirpitz à la côte après la conquête.

vre-sac, laissent tomber leur fusil et se couchent eux-mêmes sur le talus de la route ou sur la rive du ruisseau. Les officiers n'y prennent guère garde, leurs hommes sont exténués et ce n'est que pour ceux qui épuisent leurs dernières forces à marcher toujours, qu'ils crient d'une façon encourageante : « Continuez mes amis ».

Continuez! Lorsque devant les passages à niveau ou devant les ponts détruits une hésitation se produit dans les premiers rangs, parce qu'il s'agit de passer sur une passerelle étroite qui repose sur l'eau, tout le monde est pris de méfiance. L'ennemi en retraite a-t-il encore usé d'un lâche stratagème? A-t-il encore miné la route comme en tant d'autres endroits? Mais le commandant est passé le premier et de l'autre côté il a sifflé avec son sifflet et fait signe de sa badine en criant : « Continuez toujours! »

Dans quelques villages la population effrayée vient à notre rencontre. Devant les premières maisons la route est minée! prétendent-ils; on avait épié les «boches» exécutant leur œuvre infernale, ce matin très tôt encore. Prenez donc garde! prenez donc garde! disent-ils en suppliant. Mais les patrouilles avancées marchent toujours et le gros de la troupe suit... Continuez!

Lorsque, par derrière, dans un grand verger, entre de grands abris bétonnés de dépôts de munitions abandonnés soi-disant intacts par les Allemands, une explosion terrible se produit de sorte que la terre tremble dans les environs et qu'autour de nous commence à tomber une pluie singulière de terre et de toutes sortes de débris, le major montre de sa canne la route devant lui; c'est là la direction à suivre, et qui a donc maintenant le temps à s'occuper de ce qui se passe à droite ou à gauche, « c'est la guerre, et continuez! »

A. Hans nous raconte ce qu'il vit ce jour-là :

« La superbe journée d'automne se termina par une soirée pluvieuse. Je marchai sur la route de Westkapelle. Le vent soufflait dans la lune.

Je vis une petite lumière éclairer la fenêtre de cette maisonnette. Il y avait donc des personnes encore éveillées dans cette maison; pourquoi donc n'irais-je pas les saluer? J'ouvris la porte et je vis un petit groupe rassemblé autour d'un soldat belge.

Les gens me jetèrent des regards intrigués, mais lorsque je leur demandai, en flamand, si je pouvais me permettre de venir dire bonjour au «revenu», tout le monde acquiesça avec un sourire et l'homme khaki me tendit la main.

Ce soldat était venu en libérateur de sa contrée et il était arrivé tout droit dans sa maison, chez son père, sa mère et sa sœur et, encore mieux, voici même le grand père, nonagénaire, rayonnant de bonheur assis dans son fauteuil.

— Grand père, lui demandai-je, vous n'aviez sans doute plus espéré le revoir, n'est-ce pas?

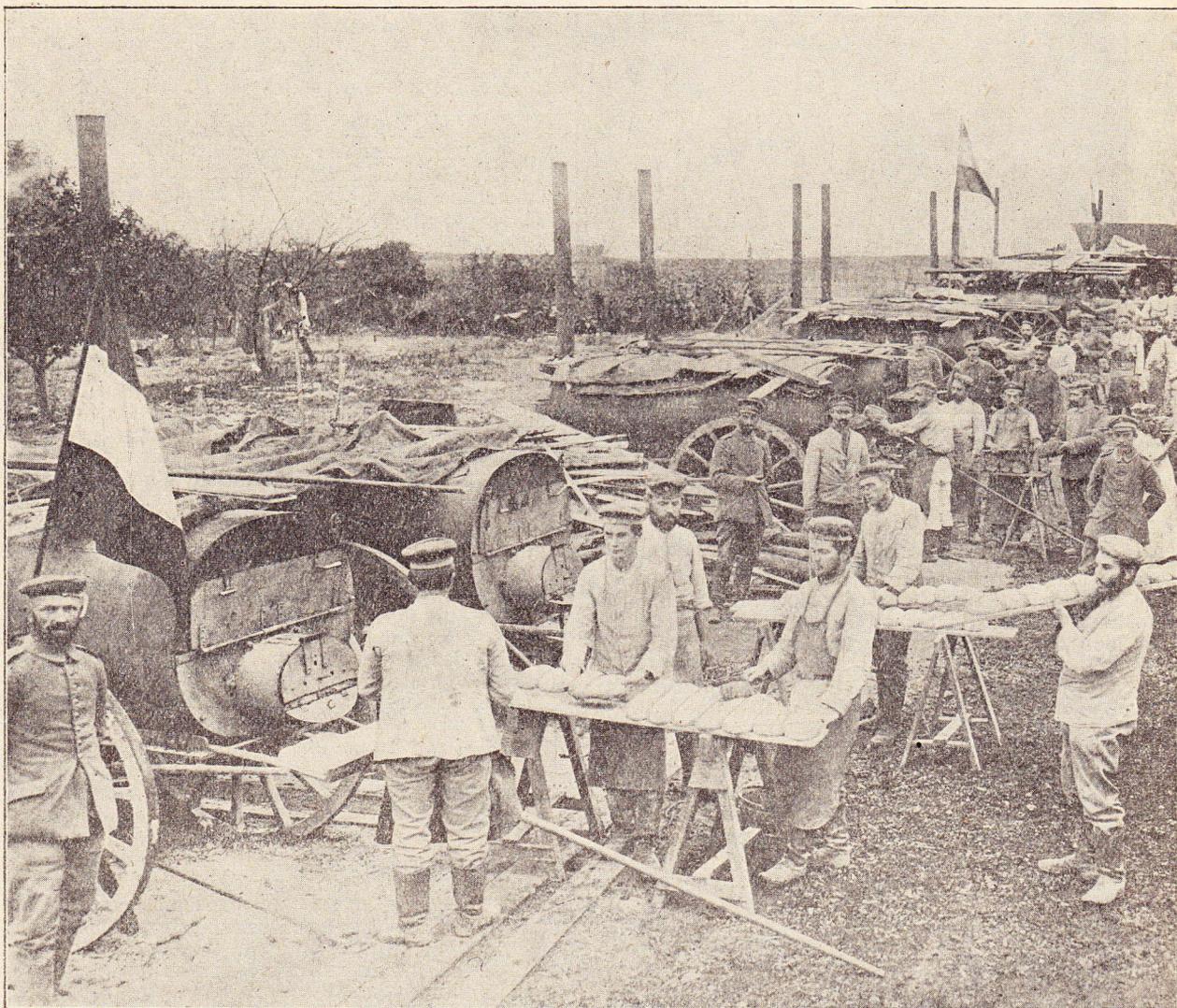
— « Non, monsieur, je n'avais pas osé espérer cela, répondit-il, en secouant sa tête. Mais, voyez-vous monsieur, le voilà revenu quand-même, et les boches sont bien partis.

Quelle journée remplie d'émotion! Pendant quatre années on avait vécu sous la botte de l'ennemi et ce matin le dernier Allemand avait disparu : la route était libre. On avait rencontré des connaissances que l'on n'avait plus vues depuis de longs mois, et voilà qu'au soir la porte s'ouvrit soudain pour laisser passer le fils qui venait de l'Yser. Quel tableau magnifique que ce groupe dans le cadre de cette chambre flamande avec ses dessins de sable blanc sur les pavés rouges, avec ses vieux meubles proprement nettoyés et cirés, avec ses petits tableaux pendus au mur « Dieu me voit, ici on ne blasphème pas », voisinant avec les portraits des membres de la famille, celle du soldat occupant la place d'honneur!

Je ne voulais point troubler cette fête plus longtemps, car ces gens avaient sans doute encore bien des choses à se dire et nous primes congé, nous engageant sur la route boueuse avec le souvenir de ce bonheur ineffable.

Combien d'autres avaient ainsi revu les leurs pendant cette journée?... La plupart d'entre eux n'avaient cependant point reçu de permission, mais rien n'était capable de les arrêter, leur cœur les poussait vers leurs êtres chéris.

Et cela se comprend après une séparation de quatre années. Le retour n'était pas réconfortant pour tous : ici les Allemands avaient déporté un père, là un, deux ou trois frères.



Une colonne de fours de campagne employés par les Allemands.

Un soldat me raconte : « Mon père est décédé il y a quatre mois. Je n'en savais rien. J'arrivai chez moi... maman pleurait et je m'aperçus que ce n'était pas seulement d'émotion par suite de mon retour. « Où est papa, lui demandai-je. Ma mère me dit alors la nouvelle en pleurant. Il était mort de chagrin, à cause de mon absence.

Lorsque, vers le soir, le canon se mit à tonner, mon père sortait chaque fois et pendant des heures il regardait vers l'ouest... il songeait à moi et brûlait du désir de me revoir. Mais la séparation fut trop longue. Il s'est consumé de chagrin! »

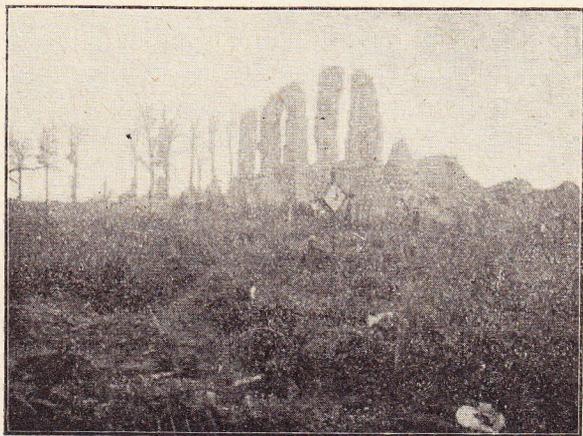
Combien tragique aussi fut la mort d'un soldat près de Bruges... Il était couché avec ses camarades dans un fossé; de l'autre côté de la route il aperçut sa maisonnette. C'est là que l'attendaient, dans la cave, sa femme et ses enfants. Mais il ne put aller les rejoindre. Les balles fauchaient la route : il n'avait qu'un bond à faire et il voulut tenter la chance. Il bondit soudain... poussa un cri et tomba mort sur le seuil de sa porte... La mère et les enfants sortirent de leur cachette. Enfin, après quatre années de séparation, le père était revenu pour mourir sous les yeux des siens ».

Les journaux donnèrent une description de la région côtière. On se figure l'état de nos côtes d'après la description suivante :

« Nous nous approchâmes, curieux, des dunes près de Knocke... Nous y vîmes les ruines d'une batterie de quatre pièces de marine monstres. Ce que, à distance, nous avions pris pour de hautes dunes, étaient en réalité, — nous nous en aperçûmes sitôt qu'on s'était approché — quatre grands abris et dépôts de munitions.

Les Allemands n'avaient pas eu le temps de les faire sauter lors de leur retraite. Les quatre canons monstres qui gisent maintenant brisés au milieu de plaques de blindage tordues, au milieu de douilles d'obus en cuivre d'environ un mètre de longueur, de blocs de béton et de pierres, avaient été amenés sur la côte afin de pouvoir bombarder les navires de guerre anglais.

Les abris ressemblent à de véritables citadelles, couvertes d'une épaisse couche de sable dans lequel croissent l'herbe, et la scrofulaire; ils possèdent de spacieux appartements pour officiers et soldats; on y avait apporté les plus beaux meubles enlevés dans les villas de la station balnéaire. Les dépôts de munitions sont également bien protégés : les Allemands en fuyant y avaient abandonné beaucoup de munitions, de sorte que l'on a défendu l'accès de ces dépôts. On a rapidement pris des mesures contre le danger que présentaient les projectiles abandonnés, dont on enleva



Église de Boesinghe (Photo M. Dubois).

un bon nombre, soit comme souvenirs de guerre, soit pour les vendre.

Cette batterie couvre une large étendue de terrain, et nous pouvons nous rendre compte ici de ce qu'était l'artillerie moderne. Quand ces canons se mettaient à tirer, des carreaux furent chaque fois brisés dans le village qui tremblait sur sa base et bien des portes sont sorties de leurs gonds et ne peuvent plus se refermer.

À quelque distance de la batterie détruite, nous apercevons, sur le sommet d'une dune, une installation destinée à calculer les distances et à régler le tir; à cet endroit aussi le sable a été creusé pour y construire de solides abris pour les troupes.

Une voie ferrée a été établie dans la dune pour relier la batterie avec les gares environnantes et tout le terrain est couvert de barrages de fils de fer barbelés, destinés à tenir à distance tous ceux dont la présence n'était pas nécessaire en cet endroit.

Toutes les batteries n'ont pas été détruites et beaucoup de pièces intactes sont tombées aux mains des Belges.

Quel désarroi dans d'autres abris! Un chaos de munitions, de casques, de havre-sacs, de meubles, de matelas salis et de couvertures, et ici, tout aussi bien que dans bien des maisons particulières, un grand nettoyage s'impose: mais tout cela nous donne une idée de la hâte fébrile avec laquelle ont dû fuir les Allemands qui avaient espéré que la côte belge serait restée allemande.

Ici, près des dunes, se trouve le bâtiment que nous connaissons tous: la petite église anglaise qui n'était employée que pendant la saison balnéaire.

Nous entrons pour nous rendre compte de ce que les Allemands auraient pu faire de cette église. Ils l'ont convertie en écurie, quoique dans la station balnéaire il y eut des hangars et des emplacements spacieux amplement suffisants à cet effet; mais l'église était anglaise et pour les Allemands c'était un motif pour la démolir. Les bancs, la chaire de vérité, l'autel, tout a disparu, brûlé par les Huns: la maison de prières est convertie en un grand espace vide où l'on voit encore du fumier par terre, des rateliers et des crèches le long des murs. Le vent souffle dans les fenêtres gothiques où entre aussi la pluie.

Nous retrouvons d'ailleurs partout des traces de ce vandalisme. Nous entrons dans un grand hôtel. En temps de paix, nous y avons séjourné bien des fois; nous le retrouvons maintenant en piteux état. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, nous voyons encore des guirlandes de verdure qui y furent pendues à l'occasion d'une fête; dans les chambres des étages les soldats avaient engraisé des

porcs qu'ils traînaient sur les escaliers. Ici, tant que dans les autres villas, les meubles ont été brûlés. D'abord on avait pris les tiroirs des tables et des armoires, ensuite les tables et les armoires mêmes, puis les chaises, les sofas, les buffets, plus tard on enfonça même les portes, on démolit les rampes des escaliers et même les escaliers, on alla même jusqu'à arracher les planchers et les plafonds et l'on finit par scier des solives. Nous avons visité des villas dans lesquelles on pouvait, de la cave, voir jusqu'au toit. Elles ne sont heureusement pas toutes si mal arrangées, mais la désolation des villes d'eaux, l'orgueil de la Belgique, est indescriptible. Les Allemands ont enlevé l'appareil à feux du phare et ils ne laissèrent pas un seul châssis dans les aubettes de tramways de la côte.

Là où on ne pillait pas le mobilier, on le brisa et des officiers ivres donnèrent parfois l'exemple de vandalisme. D'ailleurs, pendant les derniers jours de l'occupation, l'ennemi se servait pour faire sauter ses dépôts, de charges d'explosifs bien trop puissantes, dans le seul but de s'amuser à voir s'effondrer les maisons avoisinantes.

Sur l'estran on voit encore l'enchevêtrement des fils de fer barbelés, et dans certaines stations de bain des tunnels avaient été creusés en-dessous de la digue. Nous avons aussi vu des routes qui avaient été obstruées par des chevaux de frise.

Tout le front de la côte est cependant tombé aux mains des Belges, presque sans résistance et pour les Allemands, il doit avoir été bien dur d'abandonner ce secteur dans lequel ils avaient exécuté, pendant quatre années, tant de formidables travaux. »

On se battit donc fort peu dans ces régions.

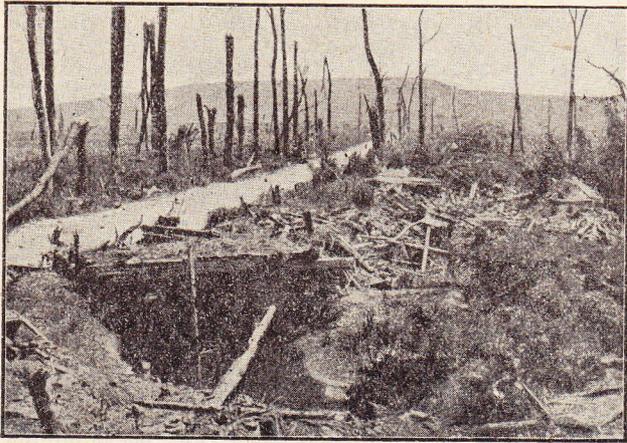
On s'étonna de la rapidité de l'avance des troupes. Un communiqué officiel dit à ce sujet :

« Les Allemands se retirent si régulièrement vers le nord, devant l'avance des Alliés, que les opérations se bornent simplement à tenir contact avec l'ennemi. Les opérations ont été reprises ce matin, dans des conditions atmosphériques favorables et se déroulent d'une façon satisfaisante. La résistance de l'ennemi est relativement peu accentuée, ce qui semble prouver que la force militaire de celui-ci a été définitivement brisée.

En Belgique et en Flandre la rapidité de l'avance se réduit à celle avec laquelle nos troupes parviennent à se déplacer. Le terrain est abondamment sillonné de cours d'eau et l'ennemi en retraite a fait sauter tous les ponts derrière lui. Il va donc de soi que l'on perd un temps précieux à construire des ponts de fortune. A remarquer aussi que les chemins sont très sinueux dans ce pays, de sorte qu'une avance de trois kilomètres par exemple, suppose une marche de près de six kilomètres. Mais les alliés ne cessent de progresser. Si l'on tient compte du fait que l'avance d'une grande armée n'est pas déterminée par la rapidité avec laquelle peut se déplacer l'infanterie, mais surtout par le temps qu'exige le ravitaillement en vivres et en munitions, par des chemins de communications que l'ennemi a détruits de la façon la plus complète possible, afin de retarder notre avance vers le nord; on est forcé d'admirer l'organisation parfaite de notre administration militaire. L'échec de la grande avance des Allemands a toujours été attribué au fait qu'ils s'étaient toujours éloignés trop rapidement de leurs lignes de communications et de leurs dépôts de ravitaillement, et ils n'ont cependant jamais marché plus rapidement, de l'avant que nous ne l'avons fait ces derniers temps. »

L'arrière-garde allemande s'était retranchée sur le canal de Schipdonk.

Lors de la retraite, un civil avait abattu un soldat Allemand isolé. Ce fait s'était passé le 20 octobre, près de Middelburg, un petit village situé entre Moerkerke et Maldegem.



Chemin de Loere à Kemmel.

Les Allemands se trouvèrent au nord de Maldegem, derrière les canaux de Schipdonk et Léopold; ils eurent vent de l'affaire.

Ils résolurent immédiatement de se venger et ils se mirent à bombarder Middelburg.

Un correspondant du « Telegraaf » écrivit à ce sujet :

« Les Allemands continuent, sans but militaire, à bombarder le village de Middelburg, situé à plus de deux kilomètres d'Eede. Comme les batteries allemandes sont en position au-delà de St-Laurent, les projectiles passent au-dessus du territoire hollandais. En effet, Middelburg se trouve dans le saillant que fait la frontière en cet endroit. Il est évident qu'aucun but d'utilité militaire ne justifie ce bombardement et tout permet de supposer qu'il s'agit ici d'un tir de représailles, afin de punir des civils innocents.

Les Allemands prétendent que Middelburg doit être puni et quand on voit ce petit village paisible et ses habitants se promener autour de leurs maisons, on se met à songer au sérieux de la résolution prise par les Allemands de faire la guerre de la façon la plus humaine possible. Des soldats Allemands ont dit à des habitants de la frontière que Middelburg allait être « kaput » parce qu'un de leurs camarades avait été assassiné par un civil belge.

La bombe qui a éclaté hier sur territoire hollandais, provient, d'après l'examen des éclats, d'un avion allemand. Trois personnes ont été touchées. Le porte-drapeau Verploeg a été blessé au genou gauche et la veuve Coppens, la tenancière du café près de la frontière, a reçu un éclat dans le fémur gauche.

Pendant toute la nuit les habitants des maisons environnantes ont été inquiétés par les explosions des obus dont les éclats menaçants se dispersèrent partout.

Tous les arbres portaient des traces du bombardement. Ce matin, à neuf heures et demie, les obus ont recommencé à vrombir. Le bombardement dura jusqu'à onze heures et demie. Un avion allemand a survolé plusieurs fois le village; il fut finalement mis en fuite par six appareils alliés. Une heure après on vit revenir cinq avions. Vers deux heures et demie de relevée cinq aviateurs alliés ont exécuté des raids au-dessus des lignes allemandes. Près d'Eede ils survolèrent le territoire hollandais; les gardes frontière tirèrent des coups de feu avertisseurs, et les avions ont immédiatement repassé la frontière.

Ce midi, deux officiers hollandais, sous le couvert du drapeau blanc, se sont rendus auprès du commandant allemand près de Ste-Croix, afin de protester contre le fait que, pendant le bombardement de Middelburg, les obus allemands passent

au-dessus du territoire de la Hollande. Le commandant allemand nia le fait et fit connaître aux officiers hollandais que l'artillerie avait reçu ordre de tirer trois cents obus sur Middelburg, pour punir ce village du massacre de sujets allemands par la population civile. »

Quelques maisons, de la Grand'Place ont été détruites; quelques habitants furent tués lors de ce tir de représailles.

Middelburg est un village très intéressant; jadis ce fut une ville fondée au quinzième siècle, par le citoyen brugeois Bladelin. Ce fut ici que de nombreux bannis de Dinant, si cruellement châtiés par Philippe de Bourgogne, avaient cherché un refuge. Ils y apportèrent leur industrie de la dinanderie qui y fut florissante pendant tout un temps. Middelburg possédait aussi un port dont on ne voit plus guère que quelques anses. La petite ville subit le même sort que toutes les localités qui durent leur prospérité au bras de mer du Zwin et qui furent abandonnées à cause de l'ensablement de ce bras.

Il s'en fallut donc de très peu que Middelburg ne fut à nouveau détruite en 1918, mais, après la protestation des Hollandais, les Allemands firent cesser le bombardement. Il se produisit alors un arrêt dans l'avance en Flandre.

Les Allemands se retranchèrent derrière le canal de Schipdonk; ils s'étaient arrêtés derrière la Lys, depuis Deynze, mais ils furent bientôt forcés de reculer jusque derrière l'Escaut. Ils opposèrent cependant une résistance opiniâtre, ainsi que nous le verrons bientôt.

L'autorité militaire fut forcée de prendre des mesures urgentes pour assurer le ravitaillement et l'administration des régions libérées. La population oublie trop rapidement que c'était toujours la guerre et crut pouvoir circuler partout sans entraves. On comprend d'ailleurs facilement que beaucoup de gens étaient avides de rendre visite aux nombreux amis et parents dans des villages qui avaient été isolés comme des îlots pendant les quatre années d'occupation.

On crut qu'avec la fin de l'occupation était rétablie l'entière liberté d'avant-guerre. Mais il n'en fut pas ainsi. L'autorité militaire dut mettre des restrictions à la liberté de circulation et bon nombre de braves gens firent connaissance avec les corps de gardes et même avec la prison.

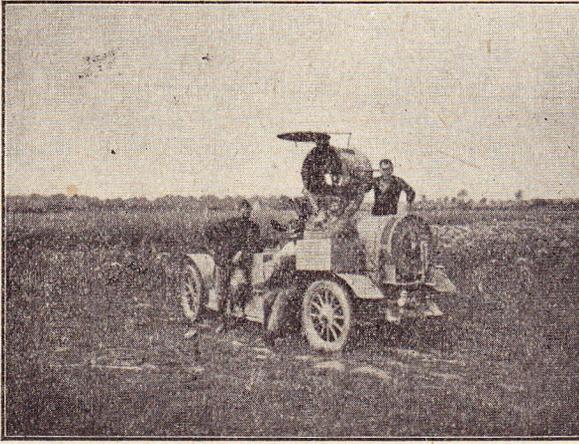
Il fut édicté des prescriptions concernant le commerce et la réquisition de certains objets.

Ces mesures, eu égard aux circonstances exceptionnelles étaient pleinement justifiées, ce que la population, sous le coup d'une impatience, compréhensible cependant, sembla parfois oublier.

Mais on apprit cependant rapidement à reconnaître la nécessité de ces mesures l'on s'y soumit d'ailleurs volontiers. La paix devait apporter bientôt la fin de toutes ces mesures restrictives.



Pont rail de Boesinghe, vu du Sud. (Ph M Dubois)



Auto projecteur des fusiliers-marins à Woesten. (Photo M. Dubois).

Les munitions abandonnées constituaient un réel danger. Il s'en trouvait des tas partout, à la portée de toutes les mains. Beaucoup de personnes volaient les douilles, les enfants s'amusaient avec des explosifs. On entendit bientôt parler de nombreux accidents. Des affiches avec des dessins éloquentes, prémunirent la population contre le danger des explosifs.

Dans beaucoup de maisons on était anxieux au sujet du sort des déportés.

La bataille de la Lys se poursuivit avec des succès et des revers de part et d'autre. A Maldeghem, courut même le bruit que les Allemands allaient revenir. Cette nouvelle passa même la frontière, mais un reporter annonça :

Sur le front de Deynze à Maldeghem, la journée d'hier fut relativement calme et nous pouvons affirmer que les nouvelles d'un recul des Belges sont de l'invention pure. Maldeghem, qu'on disait avoir été repris par les Allemands, est resté aux mains des premiers, de même que Adeghem; les alliés n'ont pas reculé d'un pas dans la vallée de la Lys. L'ennemi bombarde avec acharnement les villages abandonnés tels que Maria-Aeltre, Altre et autres.

Beaucoup de réfugiés de Somerghem, d'Hansbeke et des communes situées dans la ligne de feu se sont rendus vers l'arrière où ils ont été fort bien traités, car on se montre très empressé de les secourir. Les Allemands forcent encore une fois les civils à exécuter des travaux d'utilité militaire. Ils ont par exemple envoyé tous les hommes déportés de la zone côtière à Deynze pour creuser des tranchées derrière l'Escaut et pour y construire des barrages de fils de fer barbelés. Ces mêmes déportés ont fait preuve de beaucoup de patriotisme, ainsi que nous l'apprenons par certains d'entre eux, qui ont réussi à passer les lignes. Pendant que le long cortège de déportés passa par Eecloo, certains, qui avaient apporté leurs instruments de musique, jouèrent la Brabançonne et la Marseillaise en défilant devant la Kommandantur, et la foule enthousiaste les accompagna de son chant; pendant la marche, un drapeau belge que l'on était parvenu à se procurer, fut porté en tête de la colonne. Les Allemands conduisirent leurs prisonniers à des trains destinés pour Deynze, mais dans la mêlée, beaucoup de déportés parvinrent à s'enfuir.»

Car des milliers de flamands se trouvaient cachés derrière les lignes allemandes. Quand on étudie les événements de ces temps, on se rend compte que, dans plusieurs villages, des gens s'étaient cachés dans des fermes, dans des couvents et même dans les bois.

Le temps superbe qui avait favorisé la libération de Bruges n'avait pas duré. Il se mit à pleuvoir bientôt et les déportés eurent beaucoup à souffrir des intempéries. Il régna bientôt des maladies infectieuses. Dans les pays étrangers on cita maintenant de nombreux exemples de la mauvaie volonté des Allemands. Ainsi on signala de Courtrai :

« Les Allemands avaient ordonné aux hommes valides, âgés de 17 à 46 ans, de se tenir prêts à partir, mais il n'eurent sans doute plus le temps de les déporter. Les réquisitions, pendant les quatre années de guerre, se chiffrent par 15 millions de francs. La ville dut bivrer entre autres... des brosses à dents et des cercueils, et plus de 10 millions de litres de vin. Une fois que la ville avait été condamnée à une amende impossible, l'édilité protesta en vertu de la convention de La Haye, mais le juge répondit tout court : « Ici nous ne connaissons pas cette convention. » Une section de la ville fut puni d'amende parce que les habitants avaient procuré du pain à des Italiens et des Russes mourant de faim.

En novembre 1916, 1200 civils avaient été déportés dans la région de Laon, de Sedan et de la Fère, en vue d'y exécuter des ouvrages militaires. Ils furent forcés de dormir sur du fumier. Beaucoup d'entre eux ne survécurent pas à ce misérable régime.

Les fabriques ont été vidées. Les machines qui n'avaient pas pu être enlevées intactes, furent brisées à coups de marteaux et enlevées comme mitraille. Chez les particuliers tous les cuivres, même les objets d'art, avaient été enlevés. Certains civils avaient caché leurs objets en cuivre dans les villages voisins. »

On pourrait dire la même chose de beaucoup d'autres localités.

La Flandre-Occidentale avait été complètement vidée. A Westkapelle-lez-Bruges, il ne resta plus une seule bête de somme, sauf un mulet; celui-ci avait cependant été enlevé mais... il s'était échappé et il était revenu. On offrit bientôt en vente les mulets de l'armée anglaise, de sorte que l'on put bientôt tirer son plan au point de vue transport.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les opérations militaires.

La situation politique générale. -- Les avances de paix. -- Troubles en Autriche. -- La démission de Ludendorff. -- La continuation de la guerre.

Déjà le 14 septembre, un radiogramme autrichien avait demandé une conférence, à tenir dans un pays neutre, de délégués des pays belligérants, afin d'entreprendre des pourparlers non officiels, au sujet des propositions de Wilson.

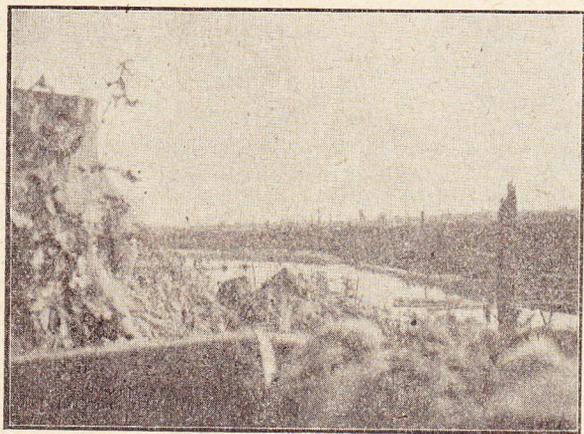
En même temps l'Allemagne offrit la paix à la Belgique. Si ce pays voulait rester neutre, désormais son indépendance politique et économique lui serait garantie.

Mais la Belgique repoussa ces conditions et, de son côté, Clémenceau ne voulut point entendre parler de conférence.

Nous avons déjà dit qu'après sa défaite sanglante, la Bulgarie avait dû conclure un armistice et que cette capitulation avait mis les empires centraux en mauvaise posture.

Le 1er octobre, Ludendorff déclara qu'il était nécessaire de faire des propositions de paix formelles. « Nous nous trouvons dans une situation terrible » déclara le généralissime. « A chaque instant peut se produire une rupture du front ».

Ludendorff ne dissimulait pas la vérité. Dans l'armée allemande s'était glissé le mécontentement et la révolte était menaçante.



Passerelle sur le canal vue au Sud de la boule. (Ph. M. Dubois).

Le découragement s'était emparé des armées. Le militarisme avait agi d'une façon trop brutale. Nous nous rappelons encore le récit que nous fit un voyageur venu de Courtrai :

« Nous avons vu s'allumer l'incendie de la révolution. Plus d'un soir nous fûmes témoins de contrastes frappants. Courtrai semblait trembler sous les coups redoublés des bombardements. Au front, la bataille faisait rage. Elle était terrible, à en juger d'après les nombreux blessés qui affluaient dans la ville. Je n'exagère pas quand je dis que près des Halles, le sang coulait dans la rue.

Et quel spectacle s'offrait alors aux yeux des blessés ? Dans les grands hôtels, les officiers étaient attablés à des tables luxueusement garnies. Les salles étaient brillamment éclairées. Les rideaux étaient grands ouverts et par les fenêtres on pouvait voir les innombrables bouteilles de vin sur toutes les tables. Et on entendait les joyeux accords d'une musique militaire qui égayait les dîners de ces messieurs.

Le luxe s'affichait ici, au milieu d'une atroce misère.

Quelle impression devait donc être celle du soldat qui, le corps brisé et l'âme morne, revenait de l'enfer du front. C'est là que s'était allumé le feu révolutionnaire. Le système des embusqués ne provoquait pas moins de mécontentement.

Ajoutez à cela l'avortement d'une offensive, qui avait nécessité de si lourds sacrifices, demeurés inutiles. Après cet échec, les troupes sentirent bien que toute occasion favorable de vaincre était passée.

Pourquoi, dans ce cas, continuer encore à se battre ?

Avec cela, l'exemple de la Russie exerçait une forte influence. Oui, l'armée allemande était sapée par la démoralisation. Déjà éclataient des mutineries. La révolution grondait.

Le 27 septembre, Wilson développa cinq conditions de paix :

La volonté de l'humanité devait primer la volonté des Etats; droits égaux à tous les peuples; pas de traités séparés entre Etats; pas de traités économiques qui portent préjudice à une autre nation; publication de tous les traités secrets.

Les peuples saluèrent avec enthousiasme ces conditions: on y voyait comme un présage d'une ère nouvelle.

Le comte Hertling et l'amiral von Hintze démissionnèrent et, le 3 octobre, le Kaiser nomma le prince Max de Bade chancelier de l'empire.

Le 5, surprenante nouvelle.

L'Allemagne, l'Autriche et la Turquie demandaient simultanément à Wilson un armistice général et d'entamer des pourparlers de paix sur le

pieu des conditions développées par le président des Etats-Unis dans ses manifestes des 8 janvier, 12 février et 27 septembre 1918.

Le 8, Lansing, au nom de Wilson, demanda à l'Allemagne si elle acceptait les conditions du président intégralement ou seulement comme base à des pourparlers. Avant tout pourparler avec l'Entente, il exigeait des troupes allemandes l'abandon des territoires qu'ils occupaient.

Le 12 octobre, le prince Max de Bade répondit que l'on évacuerait; une commission pouvait régler ce point.

Le 14 octobre, parut une nouvelle note de Lansing: les Alliés déterminèrent les modalités de l'évacuation. Ces derniers avaient la supériorité. L'Allemagne devait suspendre ses dévastations, ses torpillages et son attitude arbitraire.

Mais, entretemps, la position du prince Max de Bade fut ébranlée par la publication d'une de ses lettres au prince de Hohenlohe. Cette lettre trahissait ses principes pangermanistes, en complète contradiction avec ses opinions du moment.

En Autriche, on ne suivait plus la politique allemande. Charles I fit savoir que la monarchie deviendrait un état fédératif où chaque peuple disposerait d'une organisation distincte.

L'Autriche demandait de pourparlers immédiats. En réalité, c'était là une demande de paix séparée.

Aussi bien, l'ancienne monarchie s'écroulait; les peuples commençaient à revendiquer leur indépendance.

L'insurrection éclata et des avis du genre suivant eurent une grande répercussion sur l'armée.

D'après le correspondant de la «Gazette du Weser», à Budapest, de nombreux manifestants avaient tenté de pénétrer dans le «Hofburg» de Bude (l'une des deux parties de Budapest). Ils furent contenus sur le Pont Suspendu, par la gendarmerie et la police. Il y eut des rixes entre manifestants et policiers et il y eut plusieurs blessés. On essaya alors, par d'autres ponts, de franchir le Danube. Le cortège réussit à pénétrer dans le «Hofburg» sans en être empêché par la garde. On avait pour but de planter le drapeau hongrois sur le château et de remettre entre les mains du roi un mémorandum réclamant l'indépendance de la Hongrie. Dans l'entretemps, policiers et gendarmes, avec deux divisions de militaires rassemblaient et expulsaient les manifestants du Château d'abord, de l'esplanade ensuite. Il en résulta des scènes sanglantes. Dans le groupe des manifestants se trouvaient également des officiers, qui prétendaient que les soldats hongrois fussent renvoyés en Hongrie. A la fin, trois cents soldats de l'infanterie et d'importantes forces de police dissipèrent les manifestants au sabre et à la baïonnette.

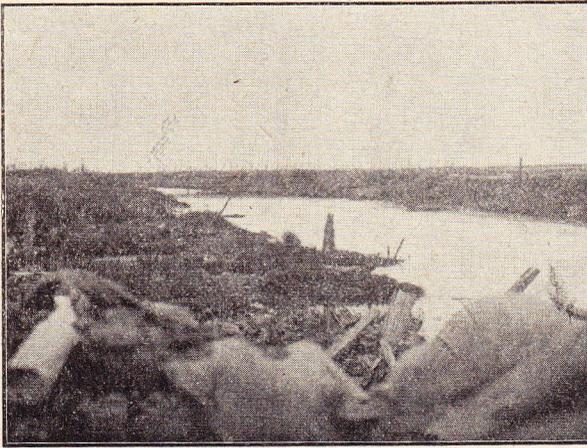
Concernant les manifestations de Budapest, on informait du «Lokal Anzeiger»: Des rassemblements eurent lieu en divers endroits de la ville. Des masses d'hommes, composées surtout d'ouvriers et d'étudiants, parcouraient, en agitant des drapeaux, les rues principales, aux cris de «Vive la Hongrie indépendante».

Le soir eut lieu un meeting en plein air devant le Parlement. Une foule obstinée d'un millier de personnes s'y était concentrée. Des socialistes hongrois connus haranguèrent le peuple. Baïonnettes au canon, des militaires occupaient le Parlement. Dans la ville, tout était calme.

Des meetings eurent lieu devant le palais du nouveau ministre des affaires étrangères, le comte Andrassy.

Celui-ci harangua la foule.

Alors arriva la nouvelle officielle que l'Autriche demandait une paix séparée. On l'apprit par la réponse du comte Andrassy, le ministre des affaires étrangères, à M. Lansing. Voici le texte de cette information, qui fit une profonde impression :



Pont de Steenstraete, à droite tranchée boche, à gauche la nôtre.
(Photo M. Dubois).

« En réponse à la note du 18 octobre dernier, adressée au gouvernement austro-hongrois par le Président, et conformément à la décision de celui-ci, relative à une conversation séparée avec l'Autriche-Hongrie sur les questions d'armistice et de paix, le gouvernement austro-hongrois a l'honneur de se déclarer d'accord avec le Président, tant sur les précédentes déclarations de ce dernier que sur les conceptions contenues dans sa dernière note, au sujet des droits des peuples d'Autriche-Hongrie, en particulier de ceux des Tchécoslovaques et des Yougoslaves ;

Attendus que l'Autriche-Hongrie, ayant accepté toutes les conditions auxquelles le Président a subordonné l'ouverture des pourparlers d'armistice et de paix, plus rien, de l'avis du gouvernement austro-hongrois, ne s'oppose à entamer ces négociations ;

En conséquence, le gouvernement austro-hongrois, sans attendre l'issue d'autres pourparlers se déclare prêt à entamer des pourparlers relatifs à la paix entre l'Autriche-Hongrie et les Etats adversaires, ainsi qu'à un armistice immédiat sur tous les fronts austro-hongrois, et prie le Président Wilson d'en fixer les préliminaires. »

L'Allemagne devait suivre.

Du côté militaire, on intrigua et ces messieurs pourtant s'appuyèrent sur les soi-disant « altdeutschen »

Le projet de confier le commandement de l'armée au Reichstag suscita de la haine et de l'envie. L'autorité de Ludendorff aurait réellement été celle d'un dictateur. Nous avons montré plus haut, en aperçu, comment il faisait triompher sa volonté tant en politique que dans les choses du dehors.

Il devait y avoir une fin à cette situation.

La surprenante nouvelle se répandit que Ludendorff avait démissionné.

La vérité était que le Kaiser le démettait et voulait en faire le bouc émissaire responsable de tous les revers.

Théodore Wolff écrivait, à ce propos, dans le « Berliner Tageblatt » :

« Dans les derniers jours, l'atmosphère politique était particulièrement lourde. Hindenburg et Ludendorff étaient venus à Berlin faire rapport à l'Empereur. Tout le monde sait maintenant que Ludendorff est l'homme qui proposa de conclure un armistice. Par la suite, il a abandonné peu à peu sa propre idée. Vendredi matin, le représentant du département de la guerre donna connaissance à la « Conférence de la presse », devenue en quelque sorte un avant-parlement journalistique, d'un télégramme de Hindenburg que les commandants

en chef avaient reçu. Il y était dit, entre autres, que Wilson exigeait une capitulation, mais que l'armée n'en voulait pas.

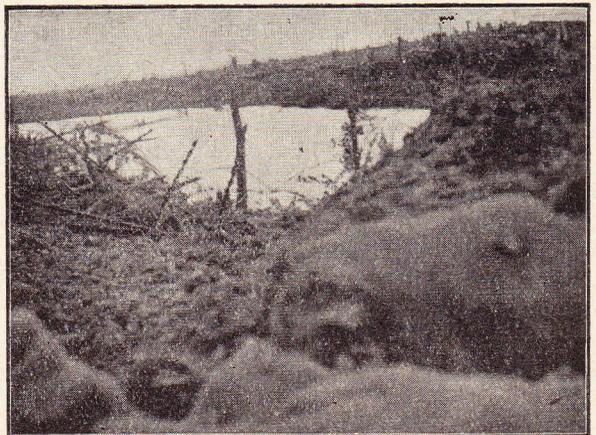
Dans la presse conservatrice, « altdeutsche », et de la grosse industrie, la tempête a crû en violence. Ces feuilles assurent que le gouvernement, frappé de folie, veut traîtreusement livrer le pays à l'ennemi, sans que la situation militaire le rende nécessaire, et anéantir l'avance par des dispositions constitutionnelles plaçant le pouvoir militaire sous le pouvoir civil. Dans beaucoup d'autres articles menaçants, on fait appel à un « Jorck » libérateur.

Il n'est pas douteux que Ludendorff n'est pas d'accord avec les modifications constitutionnelles envisagées. Le prince Max de Bade, de son lit de malade, a fait clairement connaître son opinion. En ce faisant, il n'a pas pensé à Hindenburg, dont les sentiments conservateurs sont respectés de tous et dont la personnalité reste en dehors des considérations de la critique.

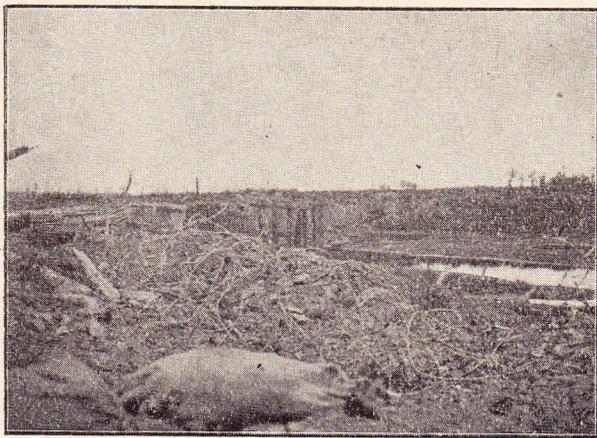
Avant-hier soir, une longue conférence a eu lieu chez von Payer. On n'arriva pas à se mettre d'accord. Hier matin, il y eut une nouvelle audience du Kaiser et peu après, on apprit que Ludendorff avait introduit sa démission, qui fut acceptée. Ludendorff, qui n'a déjà plus signé le communiqué d'hier, est retourné hier soir au grand quartier général.

L'homme qui s'en va ainsi, le cœur plein de ressentiment, a régné plus de deux ans comme un dictateur sur l'Allemagne. Le public, à qui on ne pouvait communiquer que peu de chose, n'a pu se faire qu'une idée très vague de ce dictatorial, de son application et de ses conséquences ; tous ceux qui, de l'une ou de l'autre façon, eurent à prendre part à la politique ont aperçu d'autant mieux l'activité infatigable, incessante et dangereuse de cette puissante personnalité militaire.

Il faut certes louer le fait que Ludendorff, fièrement conscient de sa valeur, ne se fit pas passer pour un qui se croit des droits plus élevés, de par la naissance et la coutume, et qu'il ne laissa pas alourdir son nom d'un attribut mobilier. Mais cette même confiance en lui-même et ces mêmes sentiments le poussèrent, lorsqu'il fut mal conseillé, à des actes et à des idées beaucoup moins satisfaisantes. A l'instar d'un Napoléon, il voulut imposer sa volonté à tous et intervenir en tout, absolument en tout. Il est certain qu'en temps de guerre, un plus grand déploiement de force peut être atteint quelquefois, si le pouvoir se trouve aux mains d'un homme de génie. Mais les peuples d'aujourd'hui sont plus indépendants, les fonctions gouvernementales sont plus compliquées que jadis et des



Canal et passerelle entre boches à droite, Belges à gauche
(Photo Dubois).



Het Sas. (Phot. M. Dubois).

institutions de cadets prussiennes, avec leurs tendances éducatives uniformes, ne sortent généralement pas de génies universels et napoléoniens.

Ludendorff croyait en lui-même, et ce ne pouvait être une faute. Mais il fit cela de telle sorte qu'il eut les allures d'indicateur et qu'il en vint, sous l'influence de subordonnés immédiats, à s'égarer en des voies très scabreuses.

La part de responsabilité de Ludendorff, dans l'état de choses de l'Est, est jugée très différemment. Mais il a poussé à la politique toujours la plus violente.

Von Bethmann-Hollweg gémissait et faiblissait sous la poussée de cette autocratie se manifestant de toute part; en fin de compte, Ludendorff fut cause de sa chute.

Quand, en septembre 1917, herr von Kühlmann, dans une conférence où présida l'empereur, plaida la restitution de la Belgique, il s'attira l'animosité de Ludendorff. Et lorsqu'il déclara au Reichstag, sur un ton modéré et discret, que la guerre ne serait pas gagnée sur les champs de bataille, Ludendorff sut amener sa démission. Partout où des affaires politiques étaient à régler, Ludendorff était présent.

La France a eu jadis ses généraux politiques, et tous les historiens allemands disent que cela n'a pas porté bonheur à ce pays. Les Français l'ont évité, cela et pas mal d'autres choses. Et ils ont bien fait, car ce n'était vraiment pas une bonne chose.

Il est clair qu'un homme tel que Ludendorff considère d'un mauvais œil la démocratisation de l'Allemagne et tout ce qui s'y rapporte.

Après avoir régné sur tous les gouvernements, devoir maintenant se soumettre à un gouvernement bourgeois, démocratique ! Peut-être pense-t-il sincèrement que les modifications constitutionnelles actuelles sont froissantes pour un chef d'armée et funestes à celle-ci. Quant à nous, nous sommes convaincus que le chef de l'armée force davantage le respect lorsqu'il ne s'occupe pas de politique et que l'armée ne peut qu'être plus forte quand chacun, grand et petit, reste soumis à la discipline et à l'obéissance.

Le pouvoir militaire, limité en matière politique ne satisfait donc pas Ludendorff. Il avait insisté en faveur d'un armistice, mais les militaires savaient conserver le droit de décision.

Le commandement suprême appartiendrait au Reichstag. Les soi-disant « alldeutschen » en étaient remplis de fureur. Leurs journaux ne s'en cachèrent pas.

La « Deutsche Zeitung » écrivait :

« On dirait que ceux qui s'acharnent à miner le « Heimatfront » (littéralement : le front patrial) obéissent à la baguette de Wilson et renversent,

avec une hâte indigne et indicible, les bases de notre constitution. Ils sentent manifestement qu'une résistance nait au front, contre laquelle ils ne sont pas de taille. On explique ainsi en partie la nouvelle proposition qui tend à enlever à l'empereur le commandement suprême au profit du Reichstag.

Ce qui, il y a quelques semaines, paraissait encore totalement impossible : la constatation constitutionnelle de la remarquable ingratitude de la démocratie allemande.

La « Kreuzzeitung » estime que ce changement, à pareille époque, mettrait la discipline dans le plus grand danger.

« L'œuvre de Frédéric le Grand et de Guillaume I serait donc ancantée par un trait de plume « à la Wilson ». Nous désirons faire ressortir une fois de plus que l'acceptation de cette proposition sera considérée à l'étranger comme un signe de faiblesse. »

La « Post » s'exprime de la sorte :

« La démocratie a toujours bien compris que, le jour où le pouvoir du commandement serait enlevé à l'empereur, sera le jour de la domination illimitée, de la démocratie. Une fois cet obstacle le plus difficile franchi, plus rien ne la fera reculer. Nous craignons que, l'empire allemand une fois désarmé et conduit à la table des négociations, nos démocrates n'y apprennent que leur espoir en l'équité de Wilson était trompeur. »

De pareilles déclarations n'étaient pas de nature à améliorer l'humeur du peuple et des soldats, car la conviction de la défaite prenait corps peu à peu.

Le gouvernement fit savoir à Wilson que le pouvoir militaire était subordonné au Reichstag. La fin de sa relation mentionnait :

« Le gouvernement allemand attend à présent les propositions d'un armistice, qui soit le prélude d'une paix de justice, pareille à celle que le président a caractérisée dans ses déclarations. »

Les journaux anglais considérèrent la démission de Ludendorff comme une preuve que la débâcle des armées allemandes était évidente.

Le « Daily Chronicle » discute la réponse allemande à Wilson, disant qu'il s'agissait, de fait, d'une acceptation sans conditions des propositions de Wilson. « Il n'est pas vraisemblable, » disait le journal, « que l'Allemagne, d'accord sur le fond des conditions, fasse encore des objections contre les détails d'un armistice. Si la situation n'était pas si désespérée, les choses ne seraient pas allées si loin. S'il fallait encore une confirmation du sens de la réponse du Dr Solf, on la trouverait dans la démission de Ludendorff, dont, à coup sûr, il faut chercher la cause dans le désaccord sur la réponse à Wilson. »

Le « Daily Telegraph » écrivait : « La débâcle de Ludendorff est colossale; on peut se demander avec raison quel sera celui qui abdiquera après cela : Hindenburg ou l'empereur lui-même. »

De « Morning Post » était d'avis que la hâte avec laquelle l'Allemagne répondit, constituait une preuve convenante du besoin qu'elle avait d'un armistice, mais que les assurances du Dr Solf étaient insuffisantes. Les difficultés actuelles une fois passées, il serait facile de restaurer l'ancien régime. Le Dr Solf pense, sans doute, qu'une « paix de justice » signifie, pour l'Allemagne, une paix accommodante. Il faut l'amener que lui et ses compatriotes revitent leurs conceptions. La démission de Ludendorff n'est pas une preuve que les chefs militaires sont subordonnés au nouveau gouvernement. »

Suivant le « Daily News », la concision et la brièveté de la réponse allemande étaient une preuve de son importance. La fin de l'empire signifiait le commencement de la paix.

Ainsi en fut-il. Les événements vont rapidement se suivre, d'instant plus que les faits, sur les champs de bataille, ouvriront à tout le monde les yeux.

SUR LE FRONT FRANÇAIS

Victoires des armées de l'Entente. - Agitations intestines en Allemagne.

Nous avons surtout décrit, jusqu'à présent, les événements militaires des Flandres. Tournons maintenant nos regards vers la France.

La bataille du Cambrésis se termine par la conquête de St-Quentin.

Les Allemands avaient entouré cette ville d'une véritable ceinture de forteresses et ils avaient une grande confiance dans la redoutable « Stellung » (ligne ou position), qui allait de Pontru et à Urville par Pontru, Berthancourt, Gricourt, Selency, Francilly, Gauchy et Grugies.

Une position avancée se trouvait devant les points de résistance proprement dits et on avait transformé les villages en de réelles forteresses.

L'arme utilisée en la circonstance était surtout la mitrailleuse qui menaçait de la mort dans tous les sens.

Cinquante mois durant, l'occupant avait pu travailler à ces défenses.

La 1re armée de Debeney avait pour tâche de prendre St-Quentin. Les troupes furent amenées à pied d'œuvre en autos et partirent de Farguiers vers Tavecq, où elles suivirent la route nationale de Cambrai à Châlons-sur-Marne. Des Annamites réparaient cette route. C'était des hommes de couleur du protectorat français de l'Annam. La population les appela des Chinois. Ils avaient été amenés pour le travail.

A Cerizy, on descendit. On avait fait 12 km. en trois quarts d'heure.

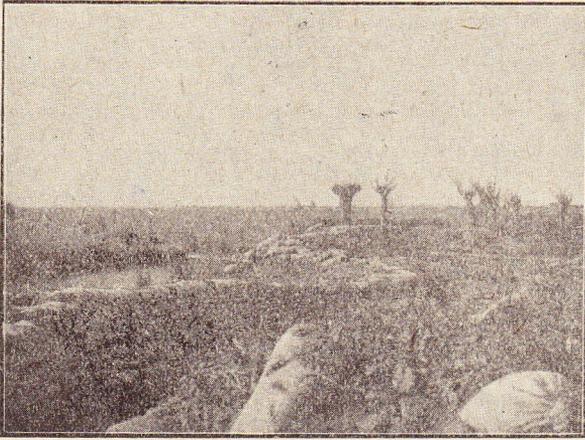
Enfin, éclata la bataille de Saint-Quentin.

Quelle dévastation, de toute part, alentour de cette ville martyre.

L'artillerie lourde allemande tournait par delà Degny.

Les Français obtinrent beaucoup d'avantages. Dans la nuit, ils virent des flammes s'élever au-dessus de Saint-Quentin.

Le 1er octobre, dans la matinée, Omissy et Lesdain furent pris. Les Français franchirent le canal près de Tronquoy. Le 36e corps du général Nollet atteignit limite ouest de la ville. A 1 heure, une compagnie pénétra dans Saint-Quentin et le rendit, à travers les ruines fumants, jusqu'à la mairie. Le 2 octobre, on fut annoncer que l'ennemi avait complètement disparu de la ville.



Au 15 Sud Boyeau des saules. Tranchée de fermeture à l'horizon. (Phot. M. Dubois).

L'unité était grande du côté de l'Entente. Des nouvelles comme les suivantes étaient significatives.

Londres, 27 octobre.

« Le Premier anglais, Lloyd George et Balfour, le ministre des affaires étrangères, accompagnés de quelques officiers de l'armée et de la flotte, sont partis en France. »

Paris, 26 octobre.

« Le colonel House, ami intime et conseiller de Wilson, est arrivé à Paris. Au cours d'un interview, il déclara être venu comme délégué officiel des Etats-Unis et du Président. »

House compte prendre part à toutes les délibérations des puissances alliées. Si l'on forme un conseil politique interallié, le colonel représentera les Etats-Unis. A la question de savoir le temps qu'il comptait passer à Paris, House répondit : « Peut-être deux semaines, peut-être deux ans. »

Le colonel House, en réponse à une question qui lui fut posée, a déclaré que lors des délibérations générales des alliés, il serait seulement question de la guerre, et non pas de la paix.

On voulait donc de la sorte faire comprendre à l'Allemagne, qu'elle avait, en tout que puissance vaincue, à solliciter la paix.

La conférence des délégations française, italienne, belge et britannique du comité parlementaire interallié, prit les résolutions suivantes :

1. — Les nations qui luttent aujourd'hui pour la liberté resteront étroitement unies jusqu'à ce que le danger ait disparu pour la victoire sur les puissances ennemies.

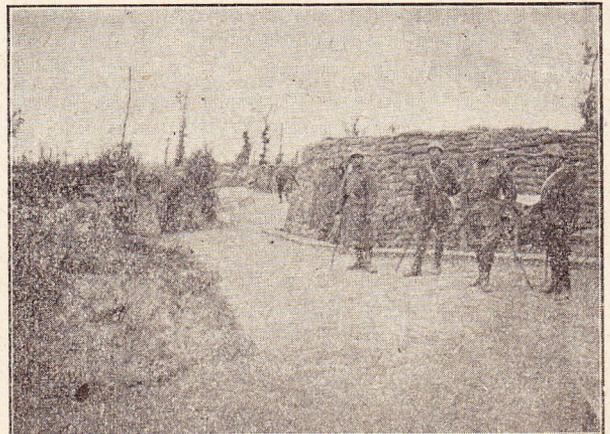
2. — Les puissances alliées proposeront un plan en vue d'assurer et de développer, après la guerre la « ligue des nations ».

3. — L'Europe centrale sera organisée sur la base du principe des nationalités.

4. — Les pertes subies par la guerre sous-marine seront séparées, autant que possible, par cession de tonnage allemand.

5. — Les gouvernements associés coopéreront à la mise sur pied d'une force aérienne interalliée particulière, en vue de briser, par une série d'attaques sur son sol, la dernière résistance de l'ennemi.

Mais le dernier mot resta à Foch, comme nous allons le voir.



Le boulevard 23 en B (Photo Dubois).